

Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO-BILL

Le Capitaine Panama.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 66.

Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S TEXAN TEAM



BY
THE AUTHOR OF
"BUFFALO BILL"

«Le chien semble en savoir plus long que nous sur cet enterrement nocturne,» dit Buffalo Bill, pensif.

POUR LA PUBLICITÉ DANS BUFFALO BILL

S'adresser à M. A. L. STOFFEL, 32, Rue Rodier, Paris (9^e)

Vient de paraître

MAGIE

Il n'existe pas de livre plus merveilleux à connaître, parce qu'il fournit les moyens d'obtenir toute faveur que l'on désire, de découvrir les secrets les plus cachés, de savoir ce qui se passe dans les maisons, de connaître les tours de finesse des bergers, de donner le goût des alcools et de guérir l'ivrognerie, d'avoir pendant le sommeil les visions de l'avenir, de faire suivre les animaux et les hommes, de se faire aimer, de prendre à la main, les lavres, les oiseaux et les poissons, de guérir les morsures de serpent, de faire disparaître les taches de rousseur, de connaître les philtres magiques, triomphateurs de l'amour. Les secrets des guérisseurs de toutes les nations, des nouvelles pratiques des envoiements, etc., etc.

Ouvrage merveilleux franco 2 fr.

Ecr.: S. E. GUÉRI, 17, rue Laferrère, Paris.



VICTIMES DU SORT SI VOUS VOLEZ

Que la DÉVEINE vous Quitte

Que la CHANCE revienne

REUSSIR en tout -- TRIOMPHER toujours

Demandez le Beau Livre, envoyé Gratuit
par le Mage MOOREY, 19, rue Masseran, Paris.

INSTITUT DE BEAUTÉ

du Professeur Joë GILSON'S

21, rue d'Abbeville, 21

MASSAGE -- MANUCURE -- PÉDICURE

- OBÉSITÉ -

Tous les jours de 10 heures à 8 heures

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons
ayant des annonces dans NICK CARTER, de toujours mentionner cette Publication.

ENFIN ! c'est TROUVÉ !

Le Déplatoire LE FAUCHEUR supprime radicalement *duets, gôles, moustaches, barbe* la plus forte. Inoffensif. Faisant des miracles, *regner, si débile*. - Ecr. 4, 50, F. Gandon, 32^e, r. d'Orsel, Paris



N'ARRACHEZ PLUS VOS DENTS

PLUS de SOUFFRANCE, PLUS de MAL!
Sourires, dentures, dentures, sans douleur
Même pour ceux qui sont atteints de un premier
manger que d'un autre. En employant la

PASCALINE

Vous éviterez pour toujours les douleurs que la denture vous a données
LA PASCALINE guérit également la Migraine et les Abcès, elle fait
ressortir les Chars des dentures décolorées.

Le FLACON 4 fr. 50, STRANGER 2 fr. 50, envoyé contre Mandat

Dr. JACQUES LÉVY, 2, rue de la Paix, Paris. Téléphone 2-10-10
Fournisseur de la Mairie de Paris et de la Préfecture de la Seine

Le Meilleur Journal Financier

est celui qui donne toutes les semaines, avec tous les
cours de la Bourse : 1^o les avis motivés de hausse et de
baisse de tous titres ; 2^o un avis spécial par lettre ou par
dépêche à l'approche d'un événement important devant
influencer les valeurs ; 3^o la liste de 1^o tirages et coupons
à payer ; 4^o les renseignements circonstanciés sur 1^o valeur

Gazette Bourse Paris, 3, rue d'Amboise
DEMANDER ESSAI GRATUIT



MACHINE A TRICOTER L'EXPRESSE

Bas, Chaus., Gilets, Jupons, Layettes, etc.
GARNE-PAIN ASSURÉ. - Tarif G franco
LAMY, Const., 18, r. Turbigo, Paris



SAVON SHAMPOING DLIH

de PÉTROLES
et aux Essences de JASPERANNE
ROMARIN, PANAMA et autres VÉGÉTAUX
Brevets Patentes, salins et fortifiés les Cheveux et en arrête la Chute.
Le tube 2 fr., n° 225. PARFUMERIE ESTHÉTIQUE de PARIS, 35, r. La Fayette.

MAGNIFIQUE CADEAU !

Nick Carter, Le plus grand Détective américain.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Buffalo=Bill, Le Héros du Far-West.

Les 50 premières livraisons en deux volumes reliés :

Le 1^{er} vol. contenant les 25 premières livraisons et le 2^e vol. les livraisons 26 à 50.

Reliure en 2 couleurs : brun et bleu pâle, titre doré.

Prix de chaque Volume : 8 Fr.

Pour recevoir ces volumes, s'adresser à tous les Libraires et Marchands de Journaux, ou à la Maison A. EICHLER, 41, rue Dauphine, PARIS.



Si vos **CHEVEUX** sont GRIS ou BLANCS ils reprennent, en une seule application, de **L'HERNANDE** inefficace **L. ROYER**, leur couleur primitive et naturelle quelle qu'en soit la nuance: du blond clair au plus beau noir. 1^{re} mandat (francs) : 3/85 plus motif, 5/85 et motif Joindre échantillon cheveux ou indiquer nuance. S'emploie facilement pour la Barbe.

Salon pour application. M^{re} L. ROYER, 36, rue de Trévise, Paris

DEPUIS 1802

LE REMÈDE
de la

Constipation



VÉRITABLES
**GRAINS
DE SANTÉ**

DU DOCTEUR

FRANCK

— 12 —

PURGATIFS — DÉPURATIFS
ANTISEPTIQUES

— 13 —

Envoi gratuit d'échantillon

Ecrire à T. LEROY
96, r. d'Amsterdam, PARIS

5^e Marque Célèbre "DIVINA"
La Reine des Mandolines Italiennes
Pureté, Charme de sonorité incomparable !!
Tout le Monde peut l'apprendre sans Maître,
avec notre Méthode Contre 0^{fr} 15 timb. et voir
catalogue contenant les Magnifiques Modèles
de "DIVINA" à choisir. Au comptant 10 %. — Violons,
Guitares, Instrum. en cuivre, en bois, Accordéons, Har-
monicas, Coarinas. — Dépôt de l'Asie et de la Russie
de Paris, 21 r. de Courbevoie, La Garenne-Colombes-Paris.

Les Meilleures
PLAQUES JOUGLA
sont les

TRICOTEUSES Brevetés S.G.D.G.
"1^{er} Universelle"
pour tous genres tricotés — chez soi —
Montfort, mécanicien, 8 Avenue Victoria, Paris
Tarif renseignements franco sur demande.

30 à 50 fr. PAR SEMAINE.
Travail facile, sans apprent.,
chez soi, toute l'année, sur nos
Tricotieuses perfection. et brevet.
— CIE LA GAULOISE —
Villa M — 41, rue Condorcet — PARIS
Succursale : 86, rue d'Anteuille



BUFFALO-BILL

Le Héros du Far-West.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

Le Capitaine Panama.

Tous droits réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

Le Chien Détective.

C'est une forêt magnifique au nord-ouest des Etats-Unis d'Amérique. Les immenses séquoias et les sapins ne sont pas alignés régulièrement comme dans beaucoup de forêts d'Europe. Ils se dressent à l'endroit où la terre féconde les a enfantés sans l'intervention de l'homme.

Un parfum un peu âcre dans les airs. Le bruissement de la forêt n'est dominé parfois que par le bavardage d'un perroquet ou par le chant d'un merle moqueur.

Tout à coup, cette solitude sauvage s'anime. Les branches craquent. Six hommes apparaissent, se frayant un chemin au travers des fourrés épais.

Au milieu d'eux, le nez au ras du sol, trotte un gros chien, un braque aux longues oreilles pendantes et aux puissantes mâchoires. Il fixe ses yeux bordés de rouge sur la terre.

A côté du chien, observant attentivement son manège, marche un homme grand et fort, dont le visage reflète la résolution et l'audace.

C'est un homme célèbre dans toute l'Amérique et même au delà de l'Océan. Son nom est, on peut le dire, connu dans le monde entier : c'est Buffalo Bill, le chef des scouts, ou éclaireurs militaires, la terreur des Indiens, l'homme qui a fait sentir à tant de malfaiteurs la main de la justice, qui leur a imposé le châtement mérité, et qui a sauvé tant de vies innocentes.

B. B. 66. F.

Buffalo Bill est accompagné de cinq de ses meilleurs scouts. Il remplit avec eux une mission secrète exigeant une audace et une finesse qu'il est seul capable de déployer au degré voulu.

Il s'agit de faire une enquête au sujet d'un horrible crime commis dans un camp de chercheurs d'or.

Deux mineurs, deux nouveaux venus, — des « tenderfoots », des « pieds tendres », comme on dit dans le langage de la frontière, — venus dans l'Ouest depuis un an à peine pour chercher fortune dans les districts aurifères, avaient été, en effet, favorisés dès le début par la fortune.

Dans leur « claim », c'est-à-dire le lot de terre où ils avaient été autorisés à chercher de l'or, — ce qu'on appellerait en France une concession, — ils avaient découvert un filon très riche.

Jour et nuit, ils avaient travaillé du pic et de la pioche, et ils avaient accumulé peu à peu les petites bourses en peau de chèvre dans lesquelles se renferme la poudre d'or.

Aussi Dave Smith et Sam Jones passaient-ils dans tout le campement pour des gens riches.

Et, naturellement, ils excitaient l'envie des autres chercheurs d'or moins heureux.

Smith et Jones, — peut-être s'appelaient-ils autrement, car beaucoup de chercheurs d'or venus de l'Est cachent leur véritable nom pour une raison quelconque, — après avoir fouillé le sol avec acharnement pendant une année, après avoir lavé sans re-

lâchè leurs terres aurifères et recueillit une fortune, avaient pris la résolution de retourner dans l'Est.

Ils voulaient y vendre leur concession à des capitalistes.

Mais, hélas ! ils ne purent mettre ce projet à exécution ni jouir des fruits de leur pénible labeur.

Un jour, tout le camp fut alarmé par les cris : Au vol ! Au meurtre !

Quelques camarades avaient été surpris de ne pas voir les deux mineurs, bien connus pour leur régularité, se rendre au travail dès le matin.

Ils étaient allés à la porte de leur maison et l'avaient trouvée fracturée.

Les deux chercheurs d'or étaient étendus dans leur sang ; l'un avait eu le crâne fracassé d'un coup de feu, l'autre avait reçu un coup de couteau en plein cœur !

Les bourses pleines d'or avaient disparu.

Il s'agissait d'un assassinat, et l'on voyait au premier coup d'œil que Dave Smith, celui qui avait été poignardé, avait dû se défendre désespérément.

Ses vêtements étaient déchirés, et, dans l'une de ses mains crispées, on avait trouvé un lambeau de drap grossier, qu'il avait, sans doute, arraché au vêtement de son assassin.

Buffalo Bill, averti aussitôt, était entré le premier dans la maison. Les deux malheureuses victimes étaient ses amis, et, lorsqu'il les vit ainsi baignées dans leur sang, son visage s'assombrit.

Sur son front se forma le pli menaçant dont tout le monde connaissait la signification.

De ce moment, chacun comprit que Buffalo Bill vengerait cet horrible assassinat, qu'il infligerait ou ferait infliger à l'auteur de ce forfait le châtiment mérité.

Il prit doucement la main de Smith, écarta les doigts raidis et en retira le morceau de drap que le mort avait retenu, comme le seul indice qui pût mettre sur la piste du meurtrier.

Une heure plus tard, l'éclaireur se trouvait dans la forêt à la tête de ses hommes dévoués, avec un de ces braques réputés pour leur flair extraordinairement développé et que rendit si célèbres la guerre de l'Indépendance des États-Unis.

Celui-ci s'appelait Deadgrip, et il était bien nommé, car, lorsqu'il avait agrippé quelqu'un entre ses crocs formidables, il ne le lâchait pas vivant.

Le chef des éclaireurs l'avait reçu en présent d'un jeune trappeur auquel il avait sauvé la vie.

Deadgrip avait déjà rendu de grands services à Buffalo Bill en l'aidant à découvrir des criminels.

Il était bientôt devenu presque aussi célèbre et aussi redouté que son maître.

Ce dernier lui avait mis sous le nez le petit morceau de drap et l'avait ensuite conduit dans la maison des victimes.

L'intelligente bête s'était mise à flairer de côté et d'autre, comprenant bien ce qu'on exigeait d'elle.

La piste devait être encore toute fraîche, car, avec une sorte de grognement joyeux, le chien s'était élancé si rapidement que les hommes ne pouvaient le suivre qu'avec peine.

Le chien courait ainsi des milles et des milles, jusqu'à ce qu'il eût enfin conduit Buffalo Bill et ses hommes dans la forêt où nous nous trouvons au début de cette histoire.

Le chien courait moins vite, à présent ; bientôt, il fit une courte pause.

Les éclaireurs descendirent de leurs chevaux et scrutèrent la forêt, entre les arbres.

Il faisait déjà très sombre ; mais, à quelque distance, brillait une lueur entre les troncs noirs.

Le limier allait lentement et suivait la piste avec précaution, comme s'il se sentait près du dénouement.

Le chef des éclaireurs marchait immédiatement derrière l'animal.

On se trouva bientôt dans une petite clairière.

À la clarté d'une lanterne, un homme creusait un trou avec une bêche dans le sol de la forêt ; il était si absorbé dans sa tâche qu'il n'entendit pas arriver les éclaireurs.

Rien ne pouvait plus retener Deadgrip.

En deux bonds énormes, il fut sur l'homme et lui sauta à la gorge, lui plantant ses crocs acérés dans la chair et le renversant sur le sol.

Les éclaireurs accoururent en poussant des cris et arrachèrent sa victime à l'animal ; mais il était trop tard.

Lorsqu'on eut écarté le chien, l'homme n'était plus qu'un cadavre.

Était-il mort de terreur sous la brusque attaque du chien, ou avait-il été étranglé par la robuste mâchoire de Deadgrip ? Nul n'aurait pu le dire.

Mais, qu'il eût bien mérité son sort, et qu'il fût réellement l'assassin de Dave Smith et de Sam Jones, on en eut aussitôt la preuve, car sur le sol de la forêt gisaient les bourses de cuir pleines de poudre d'or qu'il avait volées dans la maison des victimes, et qu'il voulait enfouir ici, dans la sombre solitude de la forêt vierge.

Les éclaireurs ramassèrent la pelle et le pic de l'assassin, et bientôt celui-ci fut enseveli dans la fosse qu'il avait lui-même ouverte pour y cacher le fruit de son crime.

Les éclaireurs se chargèrent ensuite des bourses d'or qu'on devait envoyer dans l'Est aux héritiers des deux mineurs.

Buffalo Bill avait, cette fois, rempli sa mission en un temps relativement très court et sans peine.

À son retour au fort, il trouva une lettre du gouvernement qui lui donnait l'ordre de se rendre immédiatement à la frontière du Mexique.

Bud Poisal, la „Terreur de la Prairie“.

— Ces drôles me paraissent avoir de mauvais desseins. On dirait qu'ils veulent dresser une embuscade à quelqu'un, et il me semble qu'ils appartiennent à la bande du Rio-Grande.

Celui qui parlait ainsi était un jeune homme de dix-huit ans, presque un enfant.

Il était souple de corps, et tous les traits de son beau visage respiraient l'audace et la résolution.

Sur sa face, hâlée par le soleil, luisaient deux yeux expressifs.

Celui qui n'aurait considéré que ces yeux, aurait certainement attribué à cet adolescent un noble caractère; mais le sourire cynique qui retroussait constamment le coin de sa bouche et l'expression effrontée de sa physionomie contrastaient singulièrement avec les yeux.

Il était bizarrement accoutré de vêtements disparates qui formaient un pittoresque assemblage.

L'adolescent portait un pantalon de cuir jaune à franges, dont les jambes étaient enfoncées dans des bottes à talons hauts, où brillaient de gros éperons d'argent.

Sous le col large de sa chemise de soie rouge, était nouée une cravate noire.

Sa veste mexicaine était ornée de nombreux boutons d'argent, et il était coiffé d'un sombrero, chapeau de feutre mou à larges bords.

Sa longue chevelure témoignait de soins particuliers.

A sa ceinture d'armes pendaient un long couteau et deux revolvers.

Il venait de s'éveiller d'une sieste agréable et réparatrice, qu'il avait faite sur une magnifique couverture, à l'ombre d'un gros chêne.

Les gens dont il se parlait ainsi à lui-même étaient trois cavaliers arrêtés à environ un mille de là, au pied d'une colline où aboutissait le chemin qui traversait la Prairie.

Du point élevé où il se trouvait, il pouvait inspecter le terrain sans être vu. Ces hommes lui semblaient décidément suspects. Il jeta sa couverture sur ses épaules, et il se disposait à examiner la chose de plus près, lorsque son regard tomba sur un cavalier isolé qui se dirigeait au galop vers l'endroit où les trois hommes étaient embusqués.

Quand il aperçut ce dernier cavalier, il laissa échapper une exclamation de surprise, et il descendit aussi vite qu'il put de l'autre côté de la hauteur.

Au pied, se trouvait un épais fourré.

Le jeune homme s'y enfonça en hâte.

A un arbre, était attaché un cheval dont les jambes fines et la souplesse dénotaient un coureur excellent, une monture hors ligne.

A côté du superbe animal, se trouvaient une selle décorée d'incrustations d'argent et toutes les pièces du harnachement aussi luxueusement ornées; un long lasso était pendu à l'arçon de la selle.

En un tour de main, le cheval fut sellé et bridé, la couverture roulée et assujettie sur la selle, et le jeune homme était prêt à partir.

Mais auparavant, il examina soigneusement ses armes et disposa convenablement le nœud coulant de son lasso.

Alors il bondit lestement en selle, comme un homme rompu à la pratique du cheval.

Il descendit avec précaution la pente du côté où il avait vu les trois hommes postés en embuscade. Au bas, il se raffermir sur sa selle, flatta le cheval de la main et lui dit doucement:

— Maintenant, Lucifer, il faut montrer ce que tu peux faire!

Une expression de froide résolution se peignait sur les traits du jeune garçon. Il donna de l'éperon à son cheval et murmura à part lui:

— Ici, il n'y a pas à réfléchir; il faut oser. Quand même ils seraient dix contre moi, ne m'appelle-t-on pas le « Chat sauvage », la « Terreur de la Prairie »? C'est à moi de me montrer digne de ma réputation!...

Et il se précipita ventre à terre à travers la plaine.

Une Attaque perfide.

Il n'y avait pas dans toute la région des ranchos du Texas de plus belle fille que Marie Brasher, dont le père était un des plus riches éleveurs du Rio-Grande. Le major Donald Brasher était considéré, à bien des milles à la ronde, comme le roi de l'élevage.

Quand on comptait par centaines les bœufs et les chevaux des autres propriétaires, c'était par milliers qu'il fallait compter les siens.

La maison des autres rancheros était confortable; la sienne était un véritable palais, pour ce pays sauvage et reculé.

Si les filles des autres éleveurs étaient jolies, la sienne était une beauté, et ce n'était pas sans raison qu'on appelait Marie la « Rose de la Prairie » et la « Dame Toute-Belle du Rancho de Bonne Halte ».

Celui qui avait vu Marie courir la Prairie sur sa jument noire déclarait que c'était certainement la plus séduisante fille du pays.

Le noble animal qui la portait semblait lui-même le savoir, car il redressait fièrement sa tête élégante.

Le costume bleu de l'amazone était richement orné de galons et de boutons d'argent; son sombrero portait une longue plume noire, et sa selle avec le harnachement représentait une petite fortune.

A l'arçon de cette selle pendait un lasso, et, dans les sacoches, il y avait des revolvers.

Le galbe du visage délicat de la jeune fille était parfait; ses yeux, grands et expressifs.

Ses magnifiques cheveux blonds tombaient en deux longues nattes jusque sur la selle et s'agitaient gracieusement avec leurs rubans bleu ciel, suivant les mouvements du cheval.

— Certainement mon père serait fâché s'il savait que je vais rendre visite au « Chat sauvage ». Mais comment pouvais-je rester sourde à sa prière pressante, lorsqu'il est blessé, et qu'il va peut-être mourir? Non; je prends sur moi toute la responsabilité de mon action. Je n'ai pas oublié qu'il a risqué sa vie pour sauver la mienne, lorsque les Indiens nous avaient attaqués, et que mon poney avait été tué sous moi.

« J'espère être de retour avant la tombée de la nuit. Mais, si cela m'est impossible, j'avouerai franchement à mon père où je suis allée.

Cependant, elle était arrivée, au sortir de la Prairie proprement dite, dans une région entrecoupée de collines. Elle ralentit l'allure de son cheval.

Quelques centaines de pas plus loin, le sentier passait dans une sorte de défilé, dont les parois rocheuses étaient couronnées de buissons et de petits arbres.

— Je ne suis pas précisément peureuse, murmura-t-elle, mais je n'aime pas à traverser le défilé de la Mort, car beaucoup y ont déjà perdu la vie.

En disant ces mots, elle jeta les yeux sur une demi-douzaine de tombeaux alignés à sa gauche, les uns à côté des autres.

Mais il n'y avait pas d'autre chemin. Elle s'engagea donc dans ce défilé entre des murailles qui s'élevaient à quinze pieds environ. Elle avançait prudemment, fouillant de l'œil le terrain devant elle.

Soudain, quelque chose de sombre traversa les airs: deux lasso adroitement lancés vinrent s'abattre autour du cou de la jument; un troisième s'enroula autour de la jeune fille.

Effrayée, la noble bête s'élança en avant; mais elle s'arrêta brusquement, lorsqu'elle sentit qu'elle ne pouvait se dégager.

Le lasso jeté sur Marie lui avait immobilisé les deux bras le long du corps.

La jeune fille poussa un cri de terreur.

Elle pâlit et fut encore plus effrayée lorsqu'elle vit sortir de l'embuscade trois hommes, dont deux maintenaient le cheval, tandis que le troisième était les revolvers des sacoches de la jeune fille et lui mettait ainsi hors d'état de se défendre.

— Comment osez-vous m'attaquer? cria-t-elle, les yeux étincelants d'indignation.

Mais il lui suffit d'un regard jeté sur les brigands pour lui faire comprendre qu'elle était entièrement à leur merci, et qu'ils ne la lâcheraient point.

Ils s'étaient couvert le visage de mouchoirs de poche rouges, où ils avaient percé des trous à la place des yeux.

Celui qui maintenait la jeune fille s'écria ironiquement:

— Ah! ah! Miss, vous êtes notre prisonnière, et il n'y a personne qui ne nous paye, pour une aussi célèbre beauté, une jolie rançon de pièces d'or.

« Je pense que nous l'avons honnêtement méritée! — Vous êtes donc de la bande de Monte? Sinon, comment se nomme votre chef?

— C'est ce que celui que vous nommez notre chef vous dira lui-même, s'il en a envie. Mais, pour l'instant, il faut venir avec nous, Miss; c'est pour nous un honneur et un plaisir que de vous escorter.

A peine avait-il achevé ces mots, qu'une détonation sèche retentit.

Le brigand battit l'air de ses bras, fit un bond et retomba, le front percé d'une balle.

— Visez bien, camarades. Ils sont à notre merci. Je vais à eux!

Ces mots avaient été criés aussitôt après le coup de fusil, parti des rochers à droite.

Avec l'agilité d'un chat, un homme sauta dans le fond du ravin, tenant dans chaque main un revolver.

Le coup de feu avait surpris les brigands, et ces paroles leur firent croire qu'ils avaient affaire à plusieurs ennemis.

Aussi prirent-ils la fuite de toute la vitesse de leurs jambes, faisant feu à l'aveuglette derrière eux.

Si les bandits avaient jeté seulement un regard en arrière, ils auraient reconnu que leur terreur panique n'était produite que par un homme.

Encore était-ce un adolescent, celui que nous avons vu tout à l'heure lancer son cheval au galop, résolu à faire honneur à son double surnom de « Chat sauvage » et de « Terreur de la Prairie »!

La « Rose de la Prairie » avait fort à faire de maîtriser son cheval affolé, qui, se sentant délivré de l'étreinte des lasso et de la poigne des bandits, voulait prendre la fuite.

L'amazone obligea la bête à rester sur place et la ramena, après quelques bonds en avant, vers le « Chat sauvage ».

— Oh, oh! on dirait qu'elle a peur aussi de moi, murmura-t-il en voyant venir à lui, malgré elle, la bête frémissante. Elle n'a pourtant aucune raison de me craindre!

Il se pencha sur le bandit tué et lui arracha le masque du visage.

Au même instant, la «Rose de la Prairie», qui avait tout à fait maîtrisé son cheval, s'arrêta près du jeune homme.

Alors, celui-ci se redressa, la joie rayonnant sur son visage hardi; poliment, il ôta son chapeau et se tint tête nue et debout devant la jeune fille.

— Il ne faut pas que vous croyiez, Bud Poisal, que j'ai voulu fuir devant vous, dit-elle; c'est ma jument qui m'a entraînée; elle avait été épouvantée par cette brusque attaque.

— Et n'aviez-vous pas peur vous-même. Miss?

— Je ne puis le nier; j'ai eu peur! Mais, lorsque le rôle eut reçu votre balle, et que je vous eus reconnu, toute ma peur s'évanouit.

«Voilà leurs trois lassos, continua-t-elle, en montrant les trois cordes, dont l'une était encore serrée autour du cou de son cheval.

— Le gaillard que voici n'a plus besoin de corde; mais il en faut encore une pour les autres; et ils peuvent être sûrs de l'avoir autour du cou, car je crois que je les connais.

— J'ai déjà vu cet homme aussi, Bud, dit la jeune fille en considérant le mort.

— Il était destiné à servir de pâture aux loups, Dame Toute-Belle! C'est El Monte Ede, l'un des plus dangereux bandits de tout El Monte, et cela n'est pas peu dire.

— J'en ai entendu parler aussi, et je l'ai même déjà vu. Mais pourquoi ces brigands m'ont-ils attaquée?

— Il est probable qu'ils voulaient faire payer une forte rançon à votre père; à moins qu'ils n'aient tenté de vous enlever pour le compte de l'un de vos amoureux, dit le «Chat sauvage», moitié sérieux, moitié plaisant.

— Non, Bud Poisal, un homme n'obtiendra jamais l'amour d'une femme par la force. Le mien, du moins, ne peut être mérité que par des actions héroïques.

«Mais il est grand temps que je vous remercie de votre intervention, qui justement fut héroïque, Bud. Vous avez risqué votre vie pour moi, car vous combattiez un contre trois!

— Je n'aurais pas été un homme si j'avais agi autrement du moment qu'une femme avait besoin de ma protection.

— Savez-vous où je voulais aller, quand ces misérables m'ont surprise? demanda la «Rose de la Prairie».

— Je pense que vous faisiez simplement une promenade à cheval.

— J'allais vers vous!

— Vers moi?

— Oui. Le demi-sang Jose m'avait apporté ce matin un message. Il y était dit que vous étiez grièvement blessé, et que vous aviez exprimé le désir de recevoir ma visite à El Monte. Comme je vous

devais déjà la vie, je me suis mise en route, sachant bien pourtant que mon père serait fâché s'il apprenait que j'étais allée vous voir.

«C'est alors que ces bandits m'ont attaquée, et qu'ils ont tenté de m'enlever.

— Par le Ciel! c'était un coup monté! Ils avaient comploté votre enlèvement, Miss! N'ajoutez jamais foi à de tels messages.

«Mais je veux voir ce qu'il y a au fond de cette infamie. Je regrette en ce moment de ne pas avoir un bon camarade, à qui je puisse me confier.

«Mais, pour tout le monde ici, je ne suis que le «Chat sauvage», la «Terreur de la Prairie»... Certains disent même qu'il ne me manque que des cornes et un pied bot pour être un diable parfait.

«Je me moque, d'ailleurs, de tous ces bavardages de vieilles femmes!

— Vous n'êtes pas si mauvais qu'on vous représente, Bud Poisal; mais vous êtes un jeune homme farouche et, en effet, la terreur de beaucoup de gens.

«Mais pourquoi ne vous confiez-vous pas à votre ami, le docteur Delmar, qui vous estime vraiment et qui ne dit que du bien de vous?

Le jeune homme rougit et répondit d'un ton grave:

— Vraiment, Miss! Je ne puis malheureusement pas partager la bonne opinion que vous avez de cet homme, car je le hais comme le péché; il n'est rien moins que mon ami!

«Laissez-moi vous conseiller maintenant de rentrer chez vous le plus tôt possible. Votre père vous gronderait d'être sortie seule. Mais, comme les bandits pourraient vous dresser une autre embuscade, je vais vous accompagner.

«Le major s'occupera de faire enterrer ce coquin.

— Mon père le fera certainement.

Le «Chat sauvage» prit les lassos des brigands et dit à la jeune fille qu'il la retrouverait à la sortie du défilé.

Il grimpa sur les rochers pour reprendre son cheval et, lorsqu'il atteignit l'extrémité du défilé, il vit la «Rose de la Prairie» venir à sa rencontre, conduisant par la bride le cheval du mort.

Le «Chat sauvage» accompagna la fille de l'éleveur jusqu'au rancho de «Bonne Halte»; mais, quand il aperçut la maison, il ne voulut pas aller plus loin, malgré les pressantes prières de la jeune fille.

Celle-ci avait le plus vif désir de présenter à ses parents le jeune homme qui venait de lui sauver la vie pour la deuxième fois, au péril de la sienne.

— Dix chevaux ne pourraient me tirer un pas plus loin, Dame Toute-Belle.

«Vos parents ne m'aiment pas; ils me considèrent comme un vaurien, et je ne vais pas chez ceux qui ne me reçoivent pas volontiers.

«Souvenez-vous que votre père, le major, n'a pas voulu me recevoir dans sa compagnie de garde-frontières du Texas; et qu'un jour que je lui apportais la nouvelle d'un danger, il me dit que j'étais beaucoup mieux renseigné sur les Comanches qu'il ne convenait à un honnête garçon!

«Je venais simplement l'avertir que les Comanches avaient tendu une embuscade non loin de son rancho.

«Il a été jusqu'à m'offrir de l'argent, lorsque je vous ai délivrée des mains des Indiens. Cela m'a fait mal jusqu'au fond du cœur.

— Mon père se méfie de vous comme de beaucoup d'autres; mais moi, j'ai une meilleure opinion de vous, et je pense toujours que vous prouverez à ceux qui vous jugent si mal qu'ils ont tort.

«Adieu, Bud!

Elle lui sera la main et s'éloigna au trot.

La «Terreur de la Prairie» fit faire volte-face à son cheval en murmurant à part soi:

— Si je n'étais pas si raisonnable, je pourrais m'empêcher de cette jeune fille. Mais elle est plus âgée que moi; elle a un rang social beaucoup plus haut que le mien; c'est une riche héritière, et je ne suis qu'un enfant de la Prairie!

«Pourtant, je ressens une profonde inclination pour elle, et, par le Ciel, elle n'appartiendra à aucun de ces cinq ou six drôles à qui son père la verrait volontiers s'unir.

«Si le major prétend l'obliger à accepter l'un d'eux, celui-là sera mort avant la célébration du mariage; car j'ai de bonnes raisons pour croire qu'elle n'aime pas un seul de ces tristes personnages.

«Mais je vais suivre la piste des deux bandits qui ont pris la fuite. Je n'aurai de repos que quand je saurai exactement ce que signifiait cette attaque.

Là-dessus, la «Terreur de la Prairie» revint à l'endroit où la jeune fille avait été surprise, rechercha attentivement la trace des deux fugitifs, et se mit à leur poursuite au galop.

Les fugitifs avaient essayé plusieurs fois de brouiller leurs traces.

Mais le jeune homme n'avait pas beaucoup de peine à reprendre la piste; il semblait deviner exactement où il pourrait la retrouver, et, dans le fait, il la retrouva toujours, bien que, plusieurs fois, il la perdit pendant plus d'un mille.

— C'est bien ce que je pensais! s'écria-t-il à un endroit. Il est voulu faire croire qu'ils se sont dirigés vers les territoires indiens; mais ils n'ont pas réussi à me tromper! Ils sont bel et bien revenus sur leurs pas.

«Je vais aller tout droit maintenant à l'hacienda du vieux Carlos Trego, car il fait si sombre que je ne peux plus rien distinguer à terre.

Là-dessus, il éperonna son cheval et le poussa aussi vite que possible à travers la vaste et verdoyante Prairie.

Le jeune homme devait connaître admirablement la contrée; il courait droit sur un groupe de constructions qu'il ne tarda pas à voir vaguement se profiler devant lui dans l'ombre.

En approchant, il distingua un assemblage composite de bâtiments qui occupaient plusieurs arpents de terre.

L'un de ces bâtiments était plus haut que les autres et avait la forme d'une église.

C'était un ancien établissement de missionnaires espagnols, bâti un siècle auparavant, sorte de chapelle et de cloître en pierre et en briques. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une ruine, dans les murs de laquelle on entendait les corbeaux croasser et le vent gémir.

Il n'y avait plus qu'une aile du vieux couvent qui fût habitable.

C'était la demeure d'un vieil Espagnol, qui y vivait avec sa femme, son fils et quelques Peons; — on appelle ainsi les Indiens qui ont renoncé à la vie sauvage, et qui louent leurs services dans les fermes et exploitations rurales de la frontière.

Le vieux Carlos Trego vivait là tranquille et très retiré.

Jamais on ne le voyait dans les colonies voisines; c'était son fils qui y allait parfois acheter les choses nécessaires à la vie.

Mais le vieil Espagnol était connu dans toute la contrée pour son hospitalité.

Voyageurs, éclaireurs, coureurs des bois trouvaient chez lui un accueil amical, et l'ancien couvent des missionnaires était fort fréquenté.

Pourtant, le jeune homme ne prit ni l'un ni l'autre des deux chemins qui conduisaient à la maison; il hâta sa course vers une partie de l'édifice à la fenêtre de laquelle brillait une lumière.

Il traversa le vieux cimetière où les moines étaient enterrés, s'avança doucement et sans bruit jusqu'au-dessous de la fenêtre, qui était ouverte, et il entendit ces mots:

— Je vous affirme que votre hôte est Buffalo Bill, le grand éclaireur. Il se trouve ici en mission secrète, et vous, Señor Trego, vous ne devriez jamais le laisser sortir vivant de votre maison.

«Il faut qu'il meure cette nuit même!...

En se dressant sur ses étiéris, Bud Poisal pouvait voir dans la pièce à travers l'étroite fenêtre. Son seul but était de s'assurer que les deux bandits qui avaient tenté d'enlever la fille du major s'étaient bien arrêtés dans cette maison.

Il n'avait pas vu leur visage, puisqu'ils étaient masqués. Mais il avait observé exactement leur allure, ainsi que leurs chevaux.

Si ces deux chevaux étaient à l'écurie, et si le jeune homme voyait, en outre, deux hommes dont l'allure ressemblât à celle des deux brigands, il se garderait d'entrer dans la maison, et il leur tendrait une embuscade à quelque distance.

Il essaierait, le lendemain matin, de s'emparer à lui seul des deux bandits, de les amener aux ranchos et de les livrer aux garde-frontières du Texas qui étaient postés à la frontière pour protéger les colonies du Rio-Grande.

Mais Bud Poisal vit et entendit beaucoup plus qu'il n'avait espéré.

Il prêta l'oreille tout particulièrement quand il entendit proférer des menaces contre Buffalo Bill, dont il connaissait les grandes actions.

Il honorait cet homme comme un héros et se l'était proposé pour modèle; mais il n'avait encore jamais eu l'occasion de faire personnellement sa connaissance.

La pièce dans laquelle Bud Poisal jetait les yeux était vaste. On n'y voyait pour tout mobilier qu'une table et quelques chaises.

Le jeune homme connaissait bien Trego, un homme aux cheveux grisonnants qui se tenait assis devant la table.

A côté de l'haciendero était assis l'homme qui venait de proférer des menaces de mort contre Buffalo Bill.

Bud Poisal le connaissait bien aussi: on le rencontrait souvent à «la ville», comme on disait en parlant d'El Monte.

Il se faisait appeler «Capitaine» et se donnait des airs d'ancien officier; il avait le maintien énergique d'un soldat, mais son visage était sombre, cruel et méchant.

Ses compagnons l'avaient surnommé «Panama»; il avait la réputation d'un joueur effréné, et il était fort peu considéré à El Monte, où on le croyait parfaitement capable de commettre un assassinat.

Il y avait encore deux autres hommes dans la pièce, et Bud Poisal était convaincu que c'étaient les deux bandits qu'il cherchait.

L'un était petit, l'autre assez gros, et tous deux étaient habillés comme les deux coquins qu'il avait mis en fuite.

Ils s'étaient naturellement débarrassés de leurs masques, et Bud Poisal les reconnut: c'était Mustang Matt et le demi-sang Jose.

Ils se donnaient pour des cowboys; mais, en réalité, ils passaient leur temps à jouer et à flâner.

Tous ceux qui se trouvaient dans cette salle étaient à moins de quinze pas de celui qui les épiait et qui pouvait facilement tout entendre et tout voir.

Quant à lui, il était caché par une vigne qui grimpait devant cette fenêtre et qui le dérobaux regards.

Les interlocuteurs causaient à demi-voix, comme des gens qui doivent se défier de leur entourage et se montrer prudents dans leurs entretiens, parce qu'ils sont toujours sous le coup d'un grand danger.

Pourtant, Bud Poisal était si bien placé qu'il ne perdait pas une seule de leurs paroles.

C'était Panama qui avait conseillé de faire disparaître Buffalo Bill.

Le vieux Trego, qu'on appelait toujours don Trego, répondit:

— Etes-vous sûr qu'il soit seul, Capitaine?

— Tout à fait sûr. Il entreprend ses expéditions presque toujours seul. Je le connais fort bien.

— Avez-vous eu l'occasion de le bien voir déjà?

Panama écarta ses cheveux sur son front et montra une large cicatrice.

— Ah! s'écria-t-il, si je le connais! Soyez-en bien convaincu. Je lui dois cette marque honorable, et il crut, ce jour-là, m'avoir arraché la vie.

«Mais la chose ne se fait pas si aisément avec un homme comme moi. Mauvaise herbe ne pourrit pas, et j'ai au moins neuf vies, comme un chat.

«Je vous dis qu'il est venu dans le Texas en mission secrète, et, si nous ne nous débarrassons pas de lui dès aujourd'hui, il nous jouera toute une série de mauvais tours, et la potence d'El Monte ne sera pas longtemps inoccupée.

«Je ne sais pas, et je ne cherche pas à savoir, pourquoi vous vous êtes déterminé à vous ensevelir comme un cloporte dans ce damné trou de rats, don Trego; mais, pour moi, je suis venu dans l'Ouest parce que, dans l'Est, les choses tournaient mal pour moi. Mustang Matt et Jose sont dans le même cas.

«Or, Buffalo Bill est le chef des éclaireurs militaires par ici, et il vient expressément pour remplir une mission qui signifie la mort pour plus d'un habitant d'El Monte.

«Et ne croyez pas que je me trompe! J'ai reçu aujourd'hui cette lettre par la poste; elle est arrivée juste à temps, car Buffalo Bill n'est pas un homme qui s'amuse en chemin.

«Cette lettre me vient d'un vieux camarade, qui est soldat. Ce camarade est un honnête homme; mais je lui ai plusieurs fois sauvé la vie; c'est pourquoi il n'aimerait pas à me voir pendre. Aussi, quand il a appris que cet éclaireur damné devait venir ici, à El Monte, il s'est donné la peine de m'avertir, afin que je pusse déguerpir au bon moment.

«Il m'informe donc que Buffalo Bill doit se livrer dans le pays à la chasse à l'homme.

«Mon nom n'est pas sur sa liste, car on me tient pour mort; mais mon ami m'avertit néanmoins. Il a entendu Buffalo Bill s'entretenir de ce voyage avec le général et déclarer qu'il viendrait d'abord ici, dans cet ancien couvent de missionnaires, afin de recueil-

lir des renseignements sur El Monte, avant d'aller dans la ville même.

« C'est pourquoi je venais ici vous avertir. Mais, malédiction ! il a été encore plus vite que moi. J'en pouvais à peine croire mes yeux lorsque je l'ai aperçu. J'ai même eu beaucoup de bonheur d'échapper à ses regards.

— Je m'arrange toujours pour que mes hôtes ne se voient pas les uns les autres, jusqu'à ce que je sois bien sûr que l'air du pays convient à tout le monde.

— Bonne précaution, Trego ! Mais racontez-moi quand et comment Buffalo Bill est arrivé ici.

— Il est arrivé cet après-midi sur un cheval superbe, suivi d'un cheval de bât, et il m'a dit qu'il était en route pour El Monte, mais qu'il voulait s'arrêter ici un jour ou deux.

« Il s'est donné pour Fred Williams, courrier du Gouvernement.

— Son véritable nom est William Frederick Cody, et il ne vous a donné que ses prénoms, car personne ne doit savoir qui il est réellement. Mais je le connais fort bien, ce maudit Buffalo Bill, et je me tiens sur mes gardes ; il l'apprendra à ses dépens.

— Ecoutez pourtant, objecta le vieux Trego. Je suis un peu inquiet de savoir que le général a dit à Buffalo Bill de descendre ici, dans l'ancien couvent de missionnaires.

« Ce doit être le général Carr, qui a eu autrefois un commando dans cette région, et qui me connaît fort bien ainsi que le couvent.

« Il pourrait donc m'arriver malheur si son courrier disparaissait d'ici.

— Sottise ! Il a traversé les territoires indiens. Au bout de quelques jours, on ne pourra plus suivre ses traces, et personne ne découvrira jamais son passage ici.

« Vous n'avez d'ailleurs pas à douter que vous ne soyez tout aussi compromis que nous, et c'est pour cela que je vous ai averti également.

« Avec votre aide et celle de votre fils, j'étais déjà certain de me rendre maître de Buffalo Bill.

« Mais voici que je trouve, par-dessus le marché, Mustang Matt et Jose, deux des nôtres. Il est donc facile de venir à bout de cet éclaireur damné, cette nuit même.

« L'argent qu'il porte sur lui vous appartiendra ; les chevaux et les autres objets reviendront à Matt et à Jose ; pour moi, je ne veux prendre que sa vie.

« Consentez-vous, don Trego ?

— Mais l'éclaireur est venu chez moi, confiant dans mon hospitalité !

— Si cet homme reste vivant, il nous en coûtera l'existence à tous. Il est plus prompt que l'é-

clair, il fait mouche à tout coup, et il est aussi intrépide que le Diable en personne.

« En combat loyal, nous ne pourrions jamais avoir raison de lui. Il faut le prendre par ruse. Dites-nous seulement où il passe la nuit, don Trego. Nous prendrons soin du reste.

— Faites ce que vous voudrez, Capitaine.

« Il doit coucher à côté de l'ancienne chapelle, dans la petite chambre où je loge toujours les étrangers.

« La rivière passe juste sous la fenêtre, et, si vous y jetez son cadavre, il aura bientôt disparu.

« Vous connaissez bien le vieux couvent. Agissez donc comme si vous étiez de la maison.

« Demain matin, nous déjeunerons tous ensemble, sans l'étranger ; car je pense que le courant l'aura déjà entraîné loin.

— Non certes, il ne sera plus ici ; et il n'y aura qu'à l'en féliciter, car il sera sûrement dans un meilleur monde, répliqua Panama d'un ton railleur.

— Si vous voulez dormir, vous pouvez dresser vos lits ici. Juan s'occupera de vos chevaux.

« Bonne nuit, Señores.

A ces mots, don Trego quitta la pièce, et Panama se mit à discuter avec ses compagnons le plan de l'assassinat de Buffalo Bill.

Arrivée de Buffalo Bill.

Il nous faut revenir un peu en arrière dans notre récit.

Une heure avant le lever du soleil, un cavalier s'arrêtait à la porte du vieux couvent.

C'était un homme grand et vigoureux, souple de corps, à la physionomie ouverte et engageante.

Il était vêtu comme un coureur de frontières. Il portait de hautes bottes, un pantalon de cuir, une chemise de chasse et un sombrero à larges bords.

Il montait un magnifique cheval, et il était très bien armé d'un fusil à répétition, de revolvers et d'un couteau de chasse.

Un cheval de bât trottait docilement derrière lui. L'animal était chargé comme pour un long voyage.

Au premier regard, cet homme inspirait non seulement l'intérêt, mais le respect et la sympathie.

Ses traits, beaux et bien accentués, offraient, dans leur expression, un mélange surprenant de bonté et de dureté ; ses yeux brillaient d'audace et d'énergie. Ce cavalier, dans lequel nos lecteurs ont déjà reconnu depuis longtemps le célèbre Buffalo Bill, le

Roi de la Prairie, salua avec la plus exquise politesse Carlos Trego, lorsque celui-ci vint le recevoir.

— Señor, parlez-vous anglais ? car je ne suis pas bien fort en espagnol, demanda l'éclaireur, qui avait reconnu au premier coup d'œil que son interlocuteur, quoique américain, était de race espagnole ou mexicaine.

— Je parle anglais, Monsieur, répliqua don Trego. En quoi puis-je vous être utile ?

— C'est ici l'ancien couvent d'El Monte ?

— Oui, Monsieur.

— Des officiers de l'armée, qui connaissent l'hospitalité de cette maison, m'ont dit que si c'était encore le rancho de don Carlos Trego, j'y serais bien reçu.

« Je voudrais me reposer ici d'un long voyage pendant un jour ou deux avant de me remettre en chemin pour El Monte.

— Vos amis vous ont bien renseigné, Monsieur. Je peux vous offrir des volailles élevées dans ma ferme, des fruits de mon propre jardin, des poissons pêchés dans ma rivière, du gibier tué sur mes terres, du lait, des œufs et de la viande.

« Je serais heureux de connaître votre nom, s'il vous plaisait, toutefois, de me le dire.

— Je m'appelle Frederick Williams, et je suis actuellement courrier de l'armée.

— Je vous remercie, Monsieur. Je vais moi-même m'occuper de vos chevaux.

Le vieux Trego conduisit alors l'éclaireur à sa chambre, qui communiquait avec l'ancienne chapelle, et s'occupa ensuite des chevaux, comme il l'avait dit.

Pendant ce temps, Buffalo Bill inspecta la pièce, qui avait plutôt l'aspect d'une prison que d'une chambre d'hôte.

Mais il y avait là un lit, une table et une chaise. Cela suffisait aux modestes besoins du chef des éclaireurs.

Trego appela un jeune garçon à la figure fine et au teint bruni et lui commanda de pêcher quelques poissons et de tuer un chevreuil pour le dîner.

Puis il fit visiter à Buffalo Bill les ruines, qui excitèrent au plus haut point l'intérêt de l'éclaireur.

Selon son habitude, celui-ci analysa en quelques instants la disposition des lieux.

Après cette ronde, il savait que, dans le bâtiment énorme à demi-ruiné où avaient demeuré autrefois des centaines de moines, il n'y avait plus aujourd'hui que six personnes, à savoir : Trego, son fils Juan, et sa femme, une personne d'une quarantaine d'années dont le visage gardait des traces de beauté, et dont les yeux semblaient receler tout un monde de pensées mystérieuses.

L'étranger fit grande impression sur elle.

B. B. 66, F.

Elle se mit avec empressement en devoir de préparer le dîner, aidée de deux domestiques peons, un homme et une femme.

Le sixième habitant de la maison, un Indien peon, également, était occupé à faire paître le bétail et les chevaux.

Buffalo Bill était satisfait de tout ce qu'il venait de voir, et il lui sembla qu'il allait faire un bon dîner.

Comme il revenait dans sa chambre, on avertit don Carlos que d'autres visiteurs arrivaient.

C'étaient deux cavaliers ; Buffalo Bill les vit bientôt en conversation animée avec don Trego, qui les emmena hors de vue.

Peu après, le chef des éclaireurs vit, de sa fenêtre, arriver un troisième hôte qui eut de même avec l'Espagnol un entretien qui paraissait les intéresser fort l'un et l'autre.

Ce nouvel arrivant fut conduit à l'appartement de la famille Trego.

Lorsque Juan vint prier son hôte de passer dans la salle à manger pour le dîner, Buffalo Bill fut très étonné de ne trouver à la table aucun des autres visiteurs ; don Trego lui-même n'était pas présent.

Il n'y avait que Juan, deux domestiques et la dame, qui s'était visiblement mise en frais de toilette pour Buffalo Bill.

La dame excusa don Trego et déclara qu'il était occupé au dehors ; mais elle ne parla point des autres voyageurs.

— Cette maison m'a l'air de renfermer bien des secrets. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, et je crois qu'il faut ouvrir l'œil !

Mais le dîner était excellent, depuis le rôti de chevreuil et l'omelette au lard, jusqu'au café et au pain grillé.

Buffalo Bill mangea de grand appétit.

Pendant le repas, il posa un grand nombre de questions sur la contrée environnante et sur la population, sans se douter que, pendant ce temps, dans une aile reculée de la maison, quatre hommes projetaient sa perte, que ces quatre hommes savaient que le courrier Fred Williams était en réalité le chef des éclaireurs W. F. Cody, surnommé Buffalo Bill, envoyé en mission secrète d'une extrême importance, et qu'ils voulaient mettre fin à son voyage par un lâche assassinat dans le mystère de la nuit silencieuse et de ce vieux couvent isolé.

Le Plan de Bud Poisal.

Revenons à Bud Poisal, que nous avons laissé en observation à la fenêtre de la pièce où se tramait le complot contre Buffalo Bill.

La «Terreur de la Prairie» en avait assez entendu.

Il mit pied à terre et conduisit en silence son cheval à travers le cimetière jusque dans un bouquet d'arbres éloigné de quelques centaines de mètres, au bord de la rivière.

Le sol, en ce lieu, était couvert de bonne herbe, drue et fraîche.

Le jeune aventurier attacha son cheval entre les arbres, puis il prit son lasso et revint au mur du vieux monastère.

Il se mit alors à chercher un endroit où il pourrait passer par-dessus le mur sans attirer l'attention.

Ce n'était pas une petite affaire, car, — Bud Poisal le savait, — don Trego possédait cinq gros chiens extrêmement féroces, qu'on lâchait ordinairement le soir lorsque la famille allait se coucher.

Mais Bud espérait que, par suite de la présence de plusieurs étrangers, on ne lâcherait les chiens qu'assez tard.

Il avait résolu de sauver à tout prix Buffalo Bill, ce héros dont il admirait les exploits, dût-il lui en coûter la vie.

Mais les assassins, il voulait les voir pendre à la potence.

Pour mettre à exécution son généreux projet, le jeune homme fit le tour de tous les bâtiments.

Mais il chercha en vain une ouverture quelconque, par laquelle il pût pénétrer dans l'enceinte de l'hacienda.

Les murs étaient construits de manière à défier toute surprise. Ils avaient quinze pieds de haut, et il ne croissait aucun arbre dans le voisinage qui dominât le mur et permit de sauter de l'autre côté.

A présent, le jeune homme se trouvait dans l'ombre de la chapelle.

Son regard s'arrêta tout à coup sur la croix de pierre qui se dressait au faite du pignon.

Elle était bien à quarante pieds au-dessus de lui; mais cela n'était pas pour lui faire peur.

Il avait son lasso, au moyen duquel il saurait bien pénétrer dans la cour.

Il réalisa tout de suite l'audacieux projet qu'il venait de concevoir.

Il recula de quelques pas, mesura l'éloignement du regard, fit tourner rapidement le lasso autour de sa tête et le lança en l'air avec autant d'habileté que de force.

Pourtant, il avait manqué le but.

Bud Poisal dut reconnaître qu'il était plus difficile de lancer un lasso en hauteur qu'en longueur. Il essaya encore une fois; mais la corde retomba encore trop tôt. Une troisième tentative n'eut pas plus de succès.

Il lui vint alors une idée: il courut à la rivière et fit tremper son lasso dans l'eau, pour lui donner plus de poids.

Il revint au mur, lança son nœud coulant et toucha le pied de la croix.

Il fallait que la corde montât cinq pieds plus haut pour en accrocher la pointe.

Bud Poisal réfléchit un instant; puis il courut chercher son cheval et revint.

Il espérait réussir enfin en se haussant sur sa selle.

Le premier jet fut trop court; le second atteignit un bras de la croix, et le nœud coulant s'y arrêta; mais le lasso n'était pas attaché solidement, et il retomba sous l'effort de la traction.

Bud Poisal recommença. Cette fois, il eut la joie de voir distinctement dans la nuit claire le lasso retomber sur la pointe de la croix et s'arrêter à la hauteur des bras.

Il tira; la corde résista. Il avait fait ce qu'il voulait.

Bud Poisal aurait volontiers poussé un cri de triomphe, mais il savait se retenir quand il le fallait.

Il reconduisit son cheval au bord de l'eau. Puis il revint au mur, retira ses bottes et se les attacha autour du corps.

Alors, il saisit le lasso des deux mains et commença à grimper le long du mur de la chapelle.

— Peut-être, pensait-il, la croix va-t-elle se briser, tomber et m'écraser. Je n'aurai pas besoin d'autre tombeau de pierre. Bah! je risque tout, car je dois et je veux sauver le célèbre éclaireur!

Mais la croix était encore solidement scellée.

En quelques secondes, le jeune homme eut atteint le haut du pignon, et il se reposa un instant, le bras autour de la croix; le jet du lasso et l'ascension l'avaient un peu fatigué, si robuste et si souple qu'il fût.

Il se sentit bientôt remis; il ramena son lasso et se laissa glisser jusqu'au bord du toit.

En regardant en bas, il aperçut au-dessous de lui une bande de lumière qui sortait d'une porte entr'ouverte.

Cette lumière devait provenir de la chambre occupée par Buffalo Bill.

Mais Bud voulait en avoir la certitude. Il ne lui aurait pas fallu tomber dans la chambre où se trouvaient Panama et ses complices.

Il était fort possible que les chiens fussent déjà lâchés; mais il fallait en courir le risque.

Bud Poisal remonta donc en haut du toit, rattacha son lasso et se laissa descendre dans la cour de la ferme le long de la corde, qui était assez longue. Il se glissa prudemment le long du mur et arriva devant la porte de la chapelle.

A droite, à quelques centaines de pas, se trouvait l'entrée principale du vieux couvent; juste en face, étaient l'écurie et les étables, et, à gauche, un rayon de lumière filtrait par une porte entr'ouverte.

Bud Poisal savait que la partie habitée par Trego et sa famille était de ce côté-là, car il avait plusieurs fois passé la nuit dans la maison.

— Voilà l'endroit où veillent ces misérables assassins, se dit-il. Dans la chambre où ils sont, ils ont éteint toute lumière; mais ils peuvent d'autant plus facilement voir dans la cour. Tenons-nous donc sur nos gardes et tâchons de ne pas être aperçu.

Il se coula avec un redoublement de précautions dans l'ombre du haut bâtiment, jusqu'auprès de la porte ouverte d'où filtrait la lumière.

A côté, se trouvait une petite fenêtre éclairée également, et, de temps en temps, les rayons lumineux étaient interceptés par une ombre.

Bud Poisal regarda attentivement cette ombre, qui se projetait nettement au dehors sur le sol.

Il reconnut la silhouette d'un homme grand et élancé, dont les cheveux retombaient en boucles sur les épaules, et qui était coiffé d'un large sombrero.

Ce ne pouvait être que le chef des éclaireurs.

Le jeune homme se cacha en dessous de la fenêtre, là où l'ombre était le plus opaque, et appela à voix basse, mais en articulant distinctement:

— Buffalo Bill! Ne faites pas un geste d'étonnement, mais écoutez bien ce que je vous dis.

L'ombre remua légèrement, et Bud Poisal vit un bras s'abaisser et une main saisir un revolver à la ceinture. Puis il entendit ces mots:

— Qui êtes-vous?

Le jeune coureur de frontières repartit:

— Êtes-vous Buffalo Bill?

— Si vous le savez, pourquoi le demandez-vous? Je ne suis pas homme à nier mon identité.

— Prenez bien garde! D'autres yeux vous observent, et votre vie est en danger. Faites comme si vous vous mettiez au lit et éteignez votre lumière. Il ne faut pas que personne me voie. Dès qu'il fera noir dans votre chambre, j'y entrerai.

— Je vais faire ce que vous me dites. Je suis l'homme à me défendre dans l'ombre comme à la lumière, répondit fièrement Buffalo Bill.

Une Visite nocturne.

On vit l'ombre remuer de nouveau. Le sombrero fut retiré, la ceinture d'armes dégrafée. Puis la silhouette s'agita comme si l'homme ôtait ses bottes, et enfin la lumière s'éteignit.

Aussitôt, Bud Poisal revint silencieusement jusqu'à la porte de la petite chambre, où il se glissa.

Comme il entra, il entendit ces mots prononcés à voix basse:

— Que vous veniez ici en ami ou en ennemi, camarade, je suis prêt à vous recevoir; je vous tiens sous le canon de mon revolver.

Bud Poisal rit doucement et dit en assourdisant sa voix:

— Vous êtes sur vos gardes, tant mieux!

— Je suis toujours sur mes gardes quand je ne dors pas. Mais qui êtes-vous?

— Rien qu'un coureur des bois; mais votre ami.

— L'apparence me le ferait croire; mais l'apparence trompe souvent.

— Pas cette fois. Mais vous êtes bien Buffalo Bill?

— Encore une fois, si vous le savez, pourquoi le demandez-vous?

— Parce que je ne veux secourir que Buffalo Bill.

— J'ai donc besoin de secours? Voyons! parlez-moi de votre affaire.

— Si vous appelez la mort une affaire, je peux en parler, car je l'ai assez souvent regardée en face. Mais ne perdons pas plus longtemps nos paroles et venons au fait!

«Vous êtes le commandant des éclaireurs militaires de la région, et vous êtes en mission spéciale. Vous vous êtes présenté au vieux Trego comme courrier du Gouvernement, sous le nom de Fred Williams.

— Oh! seriez-vous Juan, le fils de don Trego?

— Cela serait malsain pour moi; il y aurait, en ce cas, trop de bonnes raisons pour que je fusse pendu. Et, dame! si je dois mourir dans mes bottes, par le Diable, je ne voudrais pourtant pas leur faire danser une gigue au gibet!

— Qui êtes-vous donc exactement?

— Moi? Oh! pas grand'chose, un orphelin de la frontière, un vaurien surnommé la «Terreur de la Prairie».

«Certains m'appellent aussi Bud Poisal. C'est mon véritable nom, et vous avez dû coup l'histoire de toute ma famille, car je suis toute ma famille à moi seul.

«Comme il fait trop sombre pour que vous puissiez me voir, il faut vous contenter de savoir que je suis venu ici pour vous sauver.

L'accent de ces brèves paroles plut à Buffalo Bill, qui se sentit attiré vers Bud Poisal, quoiqu'il ne pût voir ses traits. Il lui répondit d'une voix adoucie :

— Mon jeune et vaillant ami, je vous remercie de vos explications, et je vous suis reconnaissant d'être venu ici pour me secourir dans un danger pressant. Mais dites-moi quel est ce danger ?

— Je vais vous le dire en quelques mots : trois bandits ont essayé cet après-midi d'enlever la plus belle fille de tout le Texas, la seule créature humaine qui ne me considère pas comme le plus mauvais garnement que la terre ait jamais porté. Je suis intervenu à temps ; j'ai envoyé le chef des trois bandits, El Monte Ede, dans le bienheureux territoire des chasses éternelles. Les deux autres se sont enfuis.

— Vous avez fait là une action généreuse !

— J'accompagnai ensuite la « Rose de la Prairie », comme on a surnommé cette jeune miss dont le nom véritable est Marie Brasher, presque jusqu'à sa porte.

« Puis, je suivis la piste des coquins, complices d'El Monte Ede. Je vins de cette façon jusqu'ici. Je m'approchai du couvent par le vieux cimetière, du côté de la rivière.

« J'aperçus de la lumière dans une pièce, et, en me dressant sur ma selle, je pus regarder à l'intérieur. Je vis don Trego et le gibier de potence que je cherchais.

« En outre, il y avait là un homme qui venait d'arriver et qu'on appelle « Capitaine », parce qu'il se donne pour un ancien officier.

« Ses compagnons l'ont surnommé « Panama ». Je l'entendis raconter à don Trego et aux autres, qui appartiennent tous à la même bande, qu'il avait reçu d'un ami une lettre l'avertissant de se tenir sur ses gardes ; car Buffalo Bill était en route pour El Monte, où il venait arrêter certaines personnes.

— Ces renseignements étaient bons.

— C'est ce qu'il semblait, et vous devez le savoir mieux que personne.

« Panama montra ensuite une cicatrice qu'il a au front et déclara qu'il vous devait cette marque et que vous le croyez mort. Il pense, cependant, que vous le reconnaîtrez aussitôt, si vous le regardiez en face, et il redoute fort d'être reconnu de vous...

« Mais dites-moi comment je dois vous appeler, en vous parlant, s'interrompt Bud Poisal.

— Appelez, moi tout simplement Buffalo Bill !

— Je ne le pourrais pas, car vous êtes un homme et un des plus glorieux, et moi, je ne suis qu'un enfant. Il se passera encore quelques années avant que j'aie l'âge de voter.

— Eh bien ! mon nom est Cody.

— Donc, Mr. Cody, ou, peut-être, Capitaine, Ma-

jor, ou même Colonel, car on tient beaucoup aux titres au Texas.

— Je suis simplement William Cody, le chef des éclaireurs, dit Buffalo Bill.

— Laissez-moi donc vous appeler Colonel ; ça me sera plus commode pour vous conter le reste de mon histoire.

« Pendant que j'écoutais, sous cette fenêtre, j'ai entendu dire à Panama que le seul moyen pour lui et pour ses compagnons d'échapper à la mort était de vous arracher la vie, Colonel !

« Il voulait prendre pour complices don Trego et son fils Juan. Mais don Trego refusa de prêter son concours au crime, directement du moins. Cependant, il n'a rien fait pour l'empêcher.

« Je sais, par ailleurs, qu'il est mûr pour la potence depuis longtemps.

« Les trois autres hommes, Panama, Mustang Matt et le demi-sang Jose, qui tous ont, à El Monte, la plus mauvaise réputation, ont donc projeté de vous surprendre dans votre sommeil et de vous tuer. Cela ne serait pas bien difficile, disaient-ils, car vous laisseriez sûrement votre porte ouverte pendant la nuit.

« Dans le mur, à quelques centaines de pas d'ici, il y a une fenêtre qui donne juste au-dessus de la rivière.

« Ils ont l'intention de jeter par là votre corps, que le courant aura vite emporté.

— Vous avez entendu tout cela ?

— Mot pour mot. Alors, j'ai pénétré dans la cour et de telle manière que, vous pouvez le dire, vous aurez été sauvé grâce à la croix et par un secours venu d'en haut !

— Ne seriez-vous pas quelque chose comme un missionnaire ambulant ?

— Non, Colonel, n'avez aucune inquiétude à ce sujet. Mais, comme les murs étaient trop hauts pour que je pusse les franchir, j'ai lancé mon lasso sur la croix de la chapelle, et, par le moyen de cette corde, je suis monté d'un côté et redescendu de l'autre ; et me voici.

— Vous voici sûrement, en effet, bien que je ne puisse pas vous voir. Et maintenant, voulez-vous me soutenir dans le combat ou m'aider à m'échapper ?

— Ecoutez, Colonel ! Je pourrais vous aider à fuir ; mais j'ai un plan qui me semble meilleur. Lorsque vous aurez réglé votre affaire avec Panama, il restera encore assez de besogne pour vous dans le pays.

« Peut-être voudrez-vous opérer seul ; mais, si vous avez besoin d'un aide, je me tiendrai à votre disposition.

— Vous êtes un homme dont je puis avoir besoin, si j'en juge par ce que je viens de voir.

— Vous ne m'avez pas encore vu; vous m'avez seulement entendu. Lorsque vous aurez vu mon visage à la lumière du jour, peut-être ne vous plaira-t-il pas.

— C'est ce dont il faudra faire l'expérience; mais cela m'étonnerait.

— J'en dirai autant, quoique Bud Poisal n'achète pas chat en poche. Mais je vous connais depuis longtemps par oui-dire.

«Voici mon plan: je vais faire le tour de la chapelle et amener par ici le bout de mon lasso, qui pend toujours à la croix.

«Pendant le combat, je serai près de vous, et, quand vous serez venu à bout des trois hommes, je passerai rapidement de l'autre côté du mur, hors du monastère. Au cas où don Trego et Juan vous attaqueraient avec les Indiens, je reviendrais vous prêter main forte; mais je ne crois pas qu'ils s'y hasardent, surtout si vous faites semblant de croire à l'honnêteté du vieux Trego, et si vous avez l'air de croire que les trois hommes sont venus, non pas d'El Monte, mais du Nord, pour vous assassiner.

«Don Trego se sentira rassuré, et vous rendrez la chose encore plus vraisemblable si vous reconnaissez Panama.

«Quand tout sera rentré dans l'ordre, je disparaîtrai sans que personne sache que j'ai été mêlé à l'affaire.

«Il faut seulement que vous me prêtiez votre lasso pour l'attacher au mien, afin que je puisse jeter la corde dans la cour quand je serai dehors, car je ne peux pas la laisser pendre à la croix. On se douterait de quelque chose, sans compter que mon lasso serait perdu, et je peux en avoir besoin. Voilà mon plan, Colonel!

— Et il est bon. Nous le suivrons de A jusqu'à Z.

«Puisse la chance nous être favorable! répliqua gravement Buffalo Bill.

L'Allié de Buffalo Bill

Buffalo Bill vit qu'il avait trouvé un camarade qui, malgré son jeune âge, possédait le courage et l'intrépidité d'un homme mûr.

La situation avait pour lui quelque chose de nouveau.

Lui qui avait si souvent secouru les autres, qui avait sauvé tant d'existences, il écoutait, dans l'ombre de vieilles ruines, le plan d'un enfant qui allait le sauver de la mort. Cette voix d'adolescent

sonnait avec tant de franchise et de loyauté, que Buffalo Bill se fiait entièrement à son jeune conseiller.

— Eh bien! Bud, quand pensez-vous que nos amis voudront commencer la danse?

— Pas avant de se croire sûrs que vous dormez profondément. Cela demandera quelque temps. Je vais en profiter pour arranger mon lasso. Pour cela, j'emporte le vôtre, n'est-ce pas?

— Certainement, dit Buffalo Bill en le lui tendant à tâtons.

— S'ils viennent pendant mon absence, j'accourrai au premier coup de feu. Mais ne vous endormez pas trop profondément.

— Je ne dors jamais profondément. Mes oreilles montent la garde, quand mes yeux sont fermés.

— Qu'elles fassent donc leur office. Quand vous partirez d'ici demain matin, suivez le chemin le long de la rivière du côté d'El Monte. Je vous rencontrerai quelque part sur la route.

«En attendant, bonne chance!

A ces mots, le jeune homme se glissa hors de la chambre et, suivant le mur de la chapelle, alla reprendre le bout de son lasso.

Il grimpa sur le toit, attacha le lasso de Buffalo Bill au sien et laissa pendre simplement les deux bouts de part et d'autre au-dessus des bras de la croix, de telle sorte qu'en tirant d'un seul côté il pouvait faire venir la corde.

Puis, réunissant les deux côtés de ce lasso double, il redescendit dans l'angle sombre entre la chapelle et le mur, à cinquante pas à peine de la chambre où attendait Buffalo Bill.

Il plaça alors les deux bouts du lasso de façon qu'il pût les saisir facilement, même en un cas de grande hâte, et, en tirant sur un seul bout, ramener à lui toute la corde.

Tout ceci fait, il se rapprocha de la porte de Buffalo Bill et murmura:

— Tout va bien?

— Oui, jusqu'à présent. Avez-vous établi votre ligne de retraite?

— Oui; il me sera facile d'arriver dans le cimetière auprès duquel est attaché mon cheval.

— Vous n'avez donc pas peur des esprits?

— J'ai longtemps essayé d'en voir un en face. Mais ils se sont sans doute écartés de la «Terreur de la Prairie», à moins qu'ils ne dédaignent le «Chat sauvage». Peut-être aussi ne peuvent-ils pas m'apercevoir, parce que, la nuit, tous les chats sont gris.

«En tout cas, il est juste minuit, l'heure des revenants.

— Comment le savez-vous? demanda Buffalo Bill.

— J'observe toutes les nuits les étoiles, car je suis aussi souvent dehors la nuit que le jour; et je connais assez bien leurs positions.

— Vous êtes, je le vois, un observateur attentif et intelligent. Je me réjouis d'avoir trouvé un pareil allié; j'en avais besoin.

«J'espérais trouver, pour m'aider dans ma mission, un ou deux citoyens pour lesquels j'ai sur moi des lettres de recommandation. Connaissez-vous le major Donald Brasher?»

— Sans doute, c'est sa fille que j'ai sauvée aujourd'hui, et, il y a un an, je l'ai déjà arrachée aux mains des Indiens. Mais le major me déteste.

«C'est un homme très bon, — ou plutôt, il serait très bon, s'il ne subissait l'influence d'un certain drôle qui épouserait volontiers sa fille.

Buffalo Bill écoutait avec le plus grand intérêt ce que lui racontait Bud Poisal.

Il lui demanda encore:

— Connaissez-vous le docteur Duke Delmar?

— Je le connais aussi, et il me connaît. Mais notre amitié ne va pas bien loin, quoique j'aie empêché une fois Rip Lefait de lui loger une balle dans la tête.

— Et comment l'avez-vous empêché.

— J'ai tué Rip. C'était la seule manière de l'arrêter, car il était sur le sentier de la guerre pour de bon, et il se précipitait tête baissée sur sa victime. Je lui tirai un coup de revolver, lorsque je vis qu'il allait tuer le docteur Duke.

— Et pourtant le docteur Delmar n'est pas votre ami?

— Non, et je n'ai pas d'ami, sauf miss Brasher. Mais elle n'ose pas dire en public qu'elle ne me considère pas comme un mauvais garnement.

— Eh bien! je serai votre ami, et je le proclamerai hautement.

— Ne faites pas cela. Vous y gagneriez une mauvaise réputation, même parmi les voleurs d'El Monte. En outre, je vous serai beaucoup plus utile si nous n'avons pas l'air de nous connaître.

«Mais je crois que la danse va commencer; je vois remuer quelque chose là-bas. Il est vrai que ce peut être un des chiens de don Trego.

— Don Trego ne lâche pas ses chiens, quand il a des étrangers chez lui.

— C'est juste! Je vois, d'ailleurs, à présent, que ce ne sont pas des chiens.

— Oui, je le vois aussi. Ce sont trois hommes qui se glissent de ce côté.

— Ils feraient mieux de s'arrêter un moment pour réciter une prière, dit Bud Poisal à voix basse en saisissant son revolver.

Buffalo Bill se tenait à côté de lui, ayant également son revolver à la main.

Un Combat dans l'Obscurité.

Si Buffalo Bill avait eu encore quelque doute sur la véracité de son jeune allié, ce doute se serait entièrement dissipé en voyant ces trois formes sombres s'avancer le long des bâtiments à pas de loup vers sa chambre.

Le chef des éclaireurs remarqua que le jeune homme était aussi tranquille que s'il s'agissait d'une partie de chasse.

Tout était obscur dans la chambre, mais Buffalo Bill avait mis sur la table, à portée de la main, la lampe et les allumettes.

— Je leur crierai d'abord: Halte! car je ne tire jamais sur un homme sans l'avertir, même s'il vient pour m'assassiner.

— C'est tout à fait comme moi. Je ne fais feu que si l'adversaire sait que je suis prêt. Mais ne criez pas: Halte! avant qu'ils soient bien à portée, afin qu'aucun des trois n'échappe.

— Ma balle donne toujours la mort quand il le faut. Mais je voudrais prendre vivant ce scélérat de Panama, pour savoir au juste qui c'est. Pouvez-vous le distinguer des autres?

— C'est le plus grand.

— Tirerez-vous aussi?

— Si c'est nécessaire, je ne me gênerai pas pour le faire; je n'aurais pas le moindre remords à envoyer le demi-sang Jose dans l'autre monde, par exemple; car il a essayé plusieurs fois de me tuer.

«C'est le plus petit, à gauche.

Les trois assassins n'étaient plus qu'à trente pas de la maison. Ils marchaient l'un à côté de l'autre sur la pointe des pieds.

Au milieu se tenait le plus grand, celui que Bud Poisal disait être Panama.

La nuit était claire, et les bandits se distinguaient très nettement; car ils se trouvaient maintenant hors de l'ombre du mur.

Ils marchaient droit sur la chambre.

Ils s'arrêtèrent un moment près de la porte ouverte, écoutant en silence.

Buffalo Bill respirait profondément et régulièrement, comme un homme plongé dans un calme sommeil.

Lorsque les bandits s'en furent assurés, l'un d'eux fit un bref commandement à voix très basse, et les trois hommes s'écartèrent à quinze pas les uns des autres environ.

Au même instant, Bud Poisal saisit Buffalo Bill et le tira de côté. Le lit se trouvait juste en face de la porte ouverte, et les bandits s'étaient manifestement écartés pour faire feu sur le lit de trois directions différentes et atteindre ainsi plus sûrement leur victime.

Bud Poisal avait deviné leur dessein, et il avait, de son mouvement brusque, mis Buffalo Bill à l'abri, entre la porte et la fenêtre.

Il était grand temps; à peine l'éclaireur était-il hors d'atteinte, que trois coups de feu retentirent, à si peu d'intervalle qu'on n'entendit presque qu'un seul coup.

Les balles se perdirent dans le lit.

Une deuxième salve retentit, et les trois bandits, faisant feu une troisième fois, se précipitèrent dans la chambre.

Mais, au même instant, deux éclairs jaillirent dans l'obscurité; le demi-sang Jose et Mustang Matt s'affaissèrent, tandis que la haute taille de l'éclaireur surgissait de derrière la porte.

Buffalo Bill, de sa poigne de fer, saisit Panama et le jeta sur le sol avec tant de violence qu'on entendit craquer les os du bandit.

En même temps, la voix métallique du chef des éclaireurs résonna dans la nuit:

— Un mouvement de résistance, et vous êtes mort! Rendez-vous!

— Grâce! cria le bandit, à demi étourdi par sa chute.

Buffalo Bill l'enleva de terre et le poussa dans la chambre.

Il lui ôta rapidement ses armes, ferma la porte, et, posant le pied sur la poitrine du prisonnier, il attendit l'arrivée de don Trego.

Il entendait déjà des voix, et il voyait des formes humaines s'approcher rapidement.

Cependant Bud Poisal avait disparu.

Le Prisonnier de Buffalo Bill.

Buffalo Bill se réjouit de la disparition aussi habile qu'opportune de son jeune allié.

Il était presque sûr que Panama ne l'avait pas reconnu.

Lorsque les quatre individus qui traversaient la cour furent assez près de la fenêtre, Buffalo Bill reconnut don Trego, son fils Juan, et les deux Indiens peons.

Il leur cria:

— Avancez, don Trego, j'ai été attaqué par des assassins qui ont dû me suivre à la piste jusqu'ici. J'en ai tué deux, et j'ai fait prisonnier le troisième!

Il avait crié ces mots lentement et distinctement.

Il fut fort bien compris, car don Trego repartit aussitôt:

— Oh! Señor, c'est effroyable!... Sous mon toit!

Je veux pendre de ma main celui que vous avez fait prisonnier!...

Don Trego s'approchait, mais Buffalo Bill lui cria:

— Halte, Monsieur! J'ai été attaqué chez vous, comme je vous l'ai dit, et il faut d'abord que j'aie la certitude que vos compagnons ne sont pas mes ennemis.

— Oh! Señor, que pensez-vous de moi? C'est mon fils Juan et mes cowboys, Petro et Antonio. Nous sommes vos amis, et nous venons vous secourir. Il est horrible pour moi de me dire que vous avez été attaqué dans ma maison, vous, mon hôte et mon ami!

Trego et ses compagnons étaient maintenant devant la porte, que Buffalo Bill n'avait pas encore ouverte.

L'éclaireur demanda:

— Quels sont ces assassins?

— Trois drôles d'El Monte, Señor, qui m'ont demandé l'hospitalité hier soir, assez tard.

«Ils ont même déclaré qu'ils étaient de vos amis, et qu'ils ne voulaient pas vous déranger. Ils avaient dû vous suivre. Mais les Vigilants d'El Monte auront vite réglé le compte de votre prisonnier. Je veux le garder à vue moi-même jusqu'au lever du jour et aller avec vous demain à El Monte pour le voir pendre!

— Merci, don Trego, mais je ne fais jamais faire aux autres ce qui est mon devoir personnel.

Alors, l'éclaireur ouvrit la porte et poursuivit:

— La lampe et les allumettes sont sur la table, don Trego. Faites de la lumière, je vous prie!...

La main de don Trego tremblait en allumant la lampe, et son visage était livide.

L'échec de l'attaque contre l'éclaireur et la crainte d'être découvert lui avaient fait perdre contenance.

Voyant Buffalo Bill devant la fenêtre, un revolver dans chaque main et le pied sur le prisonnier, qui gisait sur le plancher, il crut que l'éclaireur s'était défendu seul.

Celui-ci chercha à le tranquilliser encore davantage en lui disant d'un ton détaché:

— Vous n'êtes pas responsable des actions de vos hôtes, don Trego, mais l'affaire était assez dangereuse pour moi. Par bonheur, je ne dormais pas encore. J'ai vu venir les assassins, et, lorsqu'ils ont fait feu dans la chambre, j'ai riposté.

«Comme les deux autres étaient du premier coup hors de combat, j'ai fait l'autre prisonnier. Donnez-moi le lasso qui est accroché à l'arçon de ma selle. Quand j'aurai solidement attaché cet homme, je veux le regarder un peu au visage. J'apprendrai peut-être ainsi quels sont les bandits qui me suivaient. Halte, gredin!

A ces mots, Buffalo Bill, qui avait un instant relâché son étreinte, bondit de nouveau sur Pana-

ma, le saisit d'une main à la gorge et de l'autre lui enleva une lettre, qu'il cherchait à déchirer.

Don Trego et ses compagnons reconnurent alors que Buffalo Bill était fort comme un lion et plus rapide qu'un tigre; car Panama s'était toujours vanté de sa vigueur et de son agilité. En comparaison du chef des éclaireurs, il n'était qu'un enfant.

Buffalo Bill mit la lettre dans sa poche et se mit ensuite à fouiller le prisonnier, sans cesser de le regarder au visage.

A la fin, il s'écria :

— Ah! maintenant, je vous reconnais! Comme je ne crois pas que les tombes rendent leurs morts avant que l'ange Gabriel ait annoncé le jour du Jugement dernier, je vois que je me suis trompé quand j'ai cru jadis que je vous avais expédié dans l'autre monde!

«Je parierais dix contre un que vous êtes North Adams, un déserteur et l'assassin du sergent Fair. Il y a quatre ans, j'ai cru vous avoir tué. Vous êtes revenu de loin, North Adams.

«Pourtant, vous n'avez échappé à ma balle que pour finir à la potence votre misérable vie!

— — — — —
L'expression de terreur que prit le visage du prisonnier lorsqu'il se vit reconnu n'échappa point à l'éclaireur, qui remarqua aussi un signe d'intelligence entre le prisonnier et don Trego.

Mais Buffalo Bill n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et il dit tranquillement :

— Vous n'avez pas à compter sur le secours de don Trego ni de son fils. Ce sont d'honnêtes gens qui sont de mon côté. Mais, quand bien même ils se tourneraient contre moi, je saurais les recevoir, et, si je venais à disparaître, ils auraient à répondre de ma vie aux soldats qui suivraient mes traces!

Ce discours produisit son effet, car Trego s'écria :

— Sans doute, Señor, nous sommes d'honnêtes gens; nous connaissons cet homme, mais nous n'aurions jamais pensé que c'était un pareil gredin.

«Il est arrivé ici hier soir avec ses camarades, comme je vous l'ai dit, et voilà qu'il me cause les pires désagréments.

«Mais je veux le mettre aux fers à l'instant et le surveiller jusqu'à demain matin.

— Non, don Trego, veuillez plutôt ces deux morts. Je garderai moi-même le prisonnier. Il ne m'échappera pas quand je l'aurai ficelé. Comment? mon lasso n'est pas à l'arçon de ma selle?

«Eh bien! il y en a un autre au bât de mon autre cheval; apportez-le moi, je vous prie!

Buffalo Bill avait momentanément oublié que Buffalo Poisal lui avait emprunté son lasso.

Don Trego fit apporter celui du cheval de somme, et, lorsque les autres virent la façon dont le prisonnier était attaché, ils comprirent que Panama avait peu de chance de se délivrer.

Don Trego, cependant, se creusait la cervelle pour trouver le moyen d'aider le brigand à fuir.

Comme il ne se doutait pas que Buffalo Bill usait de ruse pour le tromper, il revint à la charge :

— Je ne veux pas du tout que vous preniez la peine de garder le prisonnier. Vous avez eu déjà assez à souffrir sous mon toit! Laissez-moi cet homme; je le surveillerai, et vous pourrez enfin prendre du repos.

— Monsieur, je suis aussi éveillé qu'un hibou à minuit, et je garderai le prisonnier moi-même, dans cette chambre.

«Il est bien attaché; je vais placer mon lit devant la porte, et je dormirai tranquillement jusqu'à ce que vous m'appeliez à l'excellent déjeuner que votre aimable femme ne manquera certainement pas de préparer pour moi.

Don Trego et le prisonnier échangèrent de nouveaux signes.

Puis Panama demanda :

— Puis-je avoir ma couverture pour la nuit?

— Mais certainement. Je ne voudrais pas vous faire passer incommodément une de vos dernières nuits!

Don Trego étendit lui-même la couverture, et Buffalo entendit distinctement le prisonnier murmurer :

— Juan et les Peons, demain, à la poursuite!

Don Trego acquiesça de la tête et partit ensuite avec ses compagnons pour relever les cadavres.

Aussitôt, Buffalo Bill souffla la lampe, car il ne voulait pas offrir de but aux balles de ses ennemis.

Puis il ferma la porte et la verrouilla.

Enfin il tira son lit et l'installa, non pas en travers de la porte, mais sous la fenêtre, par laquelle il pouvait regarder au dehors.

— Maintenant, North Adams, je vais dormir, et je vous conseille aussi de chercher l'oubli dans le sommeil!

— Je ne suis pas North Adams.

— Pourquoi mentez-vous? Votre lettre le prouve, car, si elle est adressée au capitaine Palos Panama, elle commence pourtant par ces mots : «Mon cher North!»

«D'ailleurs, je vous connais très bien, Adams, et je me souviens que vous devez avoir une cicatrice au front. J'ai cru cette blessure mortelle, et je vous ai précipité dans la rivière du haut des rochers.

«Mais vous en avez réchappé tout de même, et voilà que nous nous rencontrons de nouveau!... Allez! dormez tranquille; vous ne pourrez pas vous enfuir; vous me connaissez trop pour ne pas sa-

voir que ni don Trego, ni mille diables ne pourraient vous arracher à moi.

Panama garda le silence, et le chef des éclaireurs fut bientôt plongé dans un profond sommeil.

Mais, tout en dormant, il avait le don particulier d'entendre le moindre bruit; et il était prêt à s'éveiller et à se mettre en défense, dès qu'il était menacé de quelque danger.

Bud Poisal rencontre Buffalo Bill.

Buffalo Bill s'éveilla peu après le lever du soleil.

Le prisonnier était encore attaché sur sa couverture.

L'éclaireur prit dans son bagage une paire de solides menottes de fer, au moyen desquelles il immobilisa les mains de Panama.

Sur quoi, il s'écria :

— C'est plus commode que le lasso. Mais, remarquez-le, Adams, je ne souffre aucune résistance; donc, obéissez!

— Il le faut bien, Buffalo Bill!

L'éclaireur sourit et dit :

— Voilà que vous vous trompez, à présent. Pourquoi m'appellez-vous Buffalo Bill? Je m'appelle Fred Williams, comme vous savez.

Le prisonnier se mordit les lèvres, car il venait de commettre une grave sottise.

A ce moment, don Trego se présenta et déclara que le déjeuner était prêt, qu'il voulait garder le prisonnier pendant que Buffalo Bill prendrait son repas.

— Oh, oh! non, mon cher don Trego, je ne le souffrirai pas! Vous êtes vraiment trop bon! répondit Buffalo Bill en faisant marcher son prisonnier devant lui.

La dame fut l'amabilité même. Elle complimenta Buffalo Bill de son héroïsme et dit au prisonnier d'un ton de mépris :

— Trahir ainsi l'un de nos hôtes! Honte à vous, Panama! Je crains que le Comité de Vigilance d'El Monte ne vous fasse pendre.

Malgré cela, elle servit copieusement le prisonnier, et, comme don Trego offrait encore une fois de faire surveiller celui-ci par sa femme pendant qu'on sellerait les chevaux, Buffalo Bill emmena Panama à l'écurie.

— Mon fils est à la recherche d'un cheval échappé, et les Peons gardent les bestiaux, expliqua don Trego pour rendre plausible l'absence des autres hommes.

Buffalo Bill remarqua que cette excuse avait été fournie sans qu'il eût posé la moindre question.

Don Trego refusa toute rétribution; mais il se donna une peine extraordinaire pour indiquer à Buffalo Bill le chemin qu'il devait prendre.

Le chef des éclaireurs prit congé en termes amicaux de son hôte et se mit en route avec son prisonnier dans la direction que lui avait indiquée l'Espagnol.

Mais on ne pouvait pas tromper Buffalo Bill. Il se souvenait que Bud Poisal lui avait indiqué le sentier de la rivière, et ce n'était sûrement pas celui-là qu'il suivait à présent.

Ayant demandé au prisonnier si l'autre chemin, — sans indiquer lequel, — n'était pas plus court, Panama lui répondit d'un air candide :

— Oh! non; il est bien plus long.

Un moment après, Buffalo Bill, semblant sortir de ses réflexions, dit tout à coup en observant le prisonnier :

— Eh bien! c'est cela; nous allons prendre l'autre chemin!

Le prisonnier tressaillit et s'écria :

— Le long de la rivière! Vous aurez un chemin beaucoup plus difficile, et, en second lieu, vous pouvez tomber sur une bande de Peaux-Rouges!

— J'ai envoyé un assez grand nombre de Peaux-Rouges dans le territoire des chasses éternelles, depuis que je suis en âge de me défendre; je suis bien armé et bien monté, et je peux tenir tête à une troupe d'Indiens.

« Votre cheval n'est pas mauvais non plus; mais, si vous deviez rester en arrière et tomber entre les mains des Indiens, vous échapperiez du moins à la pendaison, Adams!

Le prisonnier se montra inquiet au plus haut point, et il énuméra toute une série de raisons pour que le chef des éclaireurs ne prit pas le sentier de la rivière.

Mais Buffalo Bill ne s'y laissa point prendre. Il se détourna du chemin suivi jusque-là et obliqua à travers la Prairie pour rejoindre l'autre route.

Alors Panama poussa un juron qui exprimait significativement sa colère.

Il n'en fallait pas tant pour que Buffalo fût certain que, sur le chemin qu'on abandonnait, le noble don Trego lui avait dressé une embuscade.

Après une courte chevauchée, les deux hommes atteignirent l'autre sentier, que Buffalo Bill reconnut aussitôt pour le bon d'après la description que Bud Poisal lui en avait faite.

En vain, Panama continuait-il à exhorter le chef des éclaireurs à revenir sur ses pas.

— Je veux risquer la chance, répliqua Buffalo Bill en souriant,

Il se demandait maintenant dans quelles conditions se ferait la rencontre avec Bud Poisal.

Le jeune homme avait l'intention de rencontrer l'éclaireur le long de la route.

Mais il ne savait pas que celui-ci avait un prisonnier avec lui.

Trouverait-il prudent de se montrer, s'il voyait Panama?

Buffalo Bill pensa qu'il n'avait qu'à laisser à Bud Poisal le soin de décider cette question. Le jeune homme était assez fin pour savoir ce qu'il avait à faire.

Le chef des éclaireurs poursuivait donc son chemin, toujours sur ses gardes pour éviter les embûches; car le perfide don Trego pouvait parfaitement avoir fait occuper les deux routes.

En outre, on devait réellement redouter les Indiens.

Au bout de quelques temps, la contrée devenait onduleuse, coupée de collines.

A un endroit, le sentier croisait la rivière; l'éclaireur, qui connaissait bien la topographie générale de la contrée, comprit aussitôt que ce cours d'eau devait serpenter au pied des collines et faire de grands détours de l'une à l'autre.

A une question qu'il lui posa à ce sujet, le prisonnier ne fit aucune réponse.

Buffalo Bill avait manifestement choisi le mauvais chemin... pour Panama.

La rivière était facile à traverser. A partir de là, le sentier s'en écartait et grimpait au flanc des collines.

Lorsque Buffalo Bill fut arrivé à peu près au milieu de la montée, ses yeux perçants remarquèrent une forme humaine, qui surgit un instant derrière les rochers, puis disparut aussitôt.

Il se tourna vers Adams et lui déclara qu'il voulait aller seul en avant pour reconnaître la route. Il attacha à un arbre le cheval du prisonnier, qui était lui-même solidement lié à sa monture, et partit en avant, en s'attendant à voir apparaître cet individu, qui, pensait-il, devait être Bud Poisal.

A peine était-il hors de la portée des yeux de son prisonnier, qu'il aperçut, en effet, un homme debout au milieu de la route.

Ce ne pouvait être personne autre que le jeune coureur des bois.

Buffalo Bill se l'était bien représenté ainsi.

L'expression hardie du visage de l'adolescent plut au chef des éclaireurs, qui éprouva la même impression favorable que pendant la nuit, lorsqu'il avait entendu Bud Poisal parler.

Celui-ci s'annonça:

— Je suis Bud Poisal, surnommé «le Chat sauvage», Mr. Cody.

Buffalo Bill sourit et répondit:

— Je me représentais justement mon ami de la nuit dernière tel que je vous vois. Tout le long de la route, j'ai guetté si je ne vous verrais pas.

— Je vous vois depuis longtemps, moi; mais je ne voulais pas me montrer tant que vous n'étiez pas seul.

«C'est certainement Panama que vous avez avec vous. J'espère qu'il ne m'a pas aperçu?»

— Non; je lui ai dit simplement que je voulais marcher un peu en avant pour reconnaître la route.

— Vous conduisez votre prisonnier à El Monte?

— Oui. C'est réellement North Adams... un déserteur, deux fois assassin, et voleur. Je croyais l'avoir tué autrefois; mais je m'étais trompé.

— Je sais cela depuis hier soir, car j'étais sur le toit de la chapelle, et j'ai tout vu et tout entendu. Je ne me fiais pas à don Trego ni à ses gens. Aussi je suis resté là jusqu'au lever du jour. C'est comme cela que je sais aussi que Juan et ses Indiens peons sont partis avant l'aube pour vous dresser une embuscade sur l'autre chemin.

— Vous êtes un ami fidèle, Bud Poisal, dit Buffalo Bill en serrant chaudement la main du jeune homme.

— Et maintenant, vous, suivez le conseil que je vais vous donner, repartit l'adolescent, et vous éviterez encore de grandes difficultés.

— Je suis disposé à le faire, car je suis convaincu que je peux avoir confiance en vous, répondit gravement Buffalo.

Les Conseils de Bud Poisal.

— Eh bien! Colonel, poursuivit la «Terreur de la Prairie», quoi que vous puissiez avoir à faire à El Monte, il vaut mieux que vous n'y alliez pas pour l'instant; car, si vous disiez, hier soir, que les soldats suivraient vos traces, ce n'était en réalité qu'une menace pour effrayer ce scélérat de don Trego.

«Si vous aviez besoin de soldats, vous ne les feriez certainement pas venir de si loin; mais vous les appelleriez du fort le plus proche, qui n'est qu'à soixante-cinq milles d'ici.

«Et je vous conseille même d'aller tout droit à ce fort; car, si le prisonnier est considéré là-bas comme un déserteur, il n'est ici qu'un joueur, et, à El Monte, vit et prospère en toute tranquillité une dangereuse bande de malfaiteurs, à laquelle appartient probablement aussi don Trego.

«Si vous menez Panama à El Monte, il vous échappera sûrement, si brave que vous soyez, car sa bande est forte, et le petit nombre d'honnêtes

gens qu'il y a dans la ville ne se soucieront pas de se faire tuer la peau pour vous protéger.

« Avec toute votre audace, vous parviendrez bien à coucher par terre une douzaine de bandits, mais vous n'êtes, en fin de compte, qu'un homme, et vous pouvez être tué par une balle, comme n'importe qui.

« Je vous conseille donc d'abandonner ce sentier, et dès maintenant. Je vais vous donner le plan général de la contrée et de ses chemins, et vous chercherez à atteindre le fort le plus tôt possible.

« Vous y laisserez votre prisonnier, et vous reviendrez demain à midi par le même chemin. Je vous retrouverai ici. Mais, d'ici là, j'aurai été à El Monte pour tâcher d'apprendre les mensonges que don Trego aura pu y répandre.

« Je saurai d'autant mieux ce qu'il en est qu'on me considère comme un vaurien, et qu'on parle devant moi sans se gêner.

« Je pourrai aussi recueillir de plus amples renseignements sur la tentative d'enlèvement de miss Brasher. Quand nous nous retrouverons, je vous indiquerai la maison du docteur Delmar et celle du major Brasher, pour qui vous avez des lettres de recommandation.

« Mais, je vous le dis franchement, je ne me fie pas au docteur; s'il ne tient pas le major à la lièze, je veux être brûlé vif.

Buffalo Bill se mit à rire et dit :

— Bien, jeune homme ! je suivrai votre conseil, et je mettrai mon prisonnier en sûreté au fort. Ensuite, nous nous rejoindrons ici, et vous serez mon compagnon aussi longtemps que je resterai dans les environs, car vous connaissez le pays et les gens, et vous n'êtes sûrement pas moitié si mauvais que vous vous faites vous-même.

— Mais, je vous répète, Colonel, que, à part miss Brasher et quatre jeunes camarades, je n'ai pas d'amis ici. On nous appelle même tous les cinq des brigands, bien que nous n'ayons jamais commis la moindre infraction à la loi.

« Quant à nous, nous nous appelons les « Boys de la Frontière ». Mais, quoique nous ayons combattu plusieurs fois les Indiens et les rebelles du Rio-Grande, et que nous ayons donné l'alarme aux rancheros en mainte occasion, on ne nous considère pas comme d'honnêtes gens. Pour moi, je suis, je vous l'ai dit déjà, la « Terreur de la Prairie ».

« Les rancheros veillent mieux que moi-même sur mes bestiaux et sur mes chevaux, tant ils redoutent que je n'en accroisse le nombre en volant les leurs.

Buffalo Bill avait écouté avec le plus grand intérêt le récit du jeune homme, sur lequel il fixait son regard pénétrant. Il lui demanda enfin :

— Vous avez donc un petit rancho ?

— Oui; j'ai une centaine de bêtes à cornes et une trentaine de poneys.

« Un jeune Mexicain, du nom de Rico Sanchez, habite avec moi dans mon rancho. Nous avons en outre à notre service un jeune nègre, et nous avons deux camarades dévoués dans un autre petit rancho d'El Monte.

« Tous me sont dévoués corps et âme, car je les ai tous secourus dans le danger, et je leur ai sauvé la vie. Malgré tout cela, je reste obstinément la « Terreur de la Prairie » et le « Chat sauvage ».

— Eh bien ! camarade, vous êtes justement les hommes qu'il me faut, vous et vos Boys de la Frontière.

« Quand je serai de retour, je vous raconterai ce qui m'amène à El Monte.

En disant cela, Buffalo Bill tendait la main à Bud Poisal, et ils se donnèrent une étreinte cordiale.

Les deux alliés s'entretenaient encore quelques minutes, pendant lesquelles le jeune homme dessina à grands traits pour l'éclaireur le plan de la contrée; puis ils se séparèrent.

Buffalo Bill revint à son prisonnier, qui l'attendait avec angoisse, espérant toujours que Juan Trego et les Indiens peons, après être restés vainement en embuscade sur l'autre chemin, reviendraient de ce côté.

Le seul espoir que Panama eût encore de s'échapper était d'être conduit à El Monte.

Mais cet espoir suprême devait bientôt s'évanouir, car, lorsqu'il demanda au chef des éclaireurs s'il avait découvert quelque chose de suspect, celui-ci répondit :

— Assez pour me déterminer à ne pas suivre plus longtemps ce chemin.

— Ah, bien ! Vous n'avez que cinq milles à faire pour rejoindre l'autre route.

— Je le sais; mais ce n'est pas mon intention.

Cependant, Buffalo Bill avait détaché le cheval du prisonnier et son cheval de bât.

Il prit les deux animaux par la bride et s'engagea sur un chemin qui s'écartait fortement de la route d'El Monte.

— Au nom du Diable ! où allez-vous ? s'écria le prisonnier.

— Au fort Rio !

Buffalo Bill vit, à ces mots, la terreur se peindre sur la face du bandit, qui devint livide :

— Par le Ciel ! ne me conduisez pas là-bas ! Je ne suis pas North Adams !

— Ne vous fatiguez pas la voix, Adams ; je vous connais trop bien. Vous avez assassiné le sergent qui vous arrêta parce que vous vous étiez introduit dans la trésorerie; puis vous avez tué la sentinelle, et vous avez pris la fuite.

« Je me mis à votre poursuite, et je crus vous avoir tué. La chose se trouvait réglée par cela même,

« Mais, puisque c'était une erreur de ma part, je suis heureux de pouvoir faire mieux en vous li-

vrant au général Carr. Je vous conduis donc au fort Rio, où vous serez plus en sûreté qu'à El Monte. Et maintenant, en avant; il faut nous hâter!

Panama poussa un cri de rage et laissa échapper d'innombrables jurons en anglais et en espagnol.

Buffalo Bill ne fit pas attention; il mit les chevaux au petit galop et poursuivit sa route à cette allure pendant plusieurs heures, jusqu'à ce qu'il eût atteint un petit ruisseau, où il fit halte.

L'eau était limpide et fraîche; il y avait beaucoup d'herbe et de bois pour le feu; mais l'éclaireur se contenta d'un repas froid, auquel le prisonnier ne fit pas grand honneur.

Comme Buffalo Bill, au bout d'une heure, se préparait à reprendre le voyage, Panama lui dit:

— Ecoutez, Buffalo Bill, tout homme a son prix; quel est le vôtre?

— Je n'ai rien à vendre, Adams.

— Sottise! vous savez ce que j'en pense. Si vous me conduisez au fort, c'en est fini de moi. Nul autre que vous ne sait que je suis vivant, je vous compterai deux mille dollars en or, si vous me rendez la liberté.

— Cela ne suffit pas!

— Je ne suis pas riche, mais j'ai gagné quelque argent au jeu et dans le commerce des chevaux.

— Et dans le métier de brigand!

— J'en ai d'autant plus de raisons d'essayer de me dégager de vos serres.

«Donc, si deux mille ne suffisent pas, dites-moi la somme, et, si je puis la verser, ce sera marché conclu.

— Comptez donc autant de millions que vous avez compté de milliers, et je pourrai peut-être vous entendre.

— Me prenez-vous pour un sot?

— Non, et je ne suis à vendre à aucun prix, Adams, répliqua Buffalo Bill.

On poursuivit le voyage.

Pendant la halte, l'éclaireur avait examiné attentivement le plan de Bud Poisal, et il savait qu'il était dans le bon chemin.

Quelques heures de marche devaient le conduire au fort Rio.

En effet, lorsque le soleil commençait à empourprer de ses rayons horizontaux les nuages à l'occident, Buffalo Bill aperçut dans le lointain la bannière étoilée des Etats-Unis qui flottait joyeusement au vent; en même temps, il entendit le coup de canon qui annonçait le coucher du soleil, et dont les échos se répercutèrent dans la montagne.

Don Trego en Campagne.

Bud Poisal attendit que Buffalo Bill fût hors de vue avec son prisonnier, puis il alla à l'endroit où l'éclaireur s'était arrêté tout à l'heure, et il s'y mit en embuscade, car il redoutait que Juan et don Trego n'eussent pris la vraie piste de Buffalo Bill.

Après avoir attendu une heure en vain, il reprit le chemin du vieux monastère.

Il avait à peine parcouru un mille de ce côté, que Stamp, son cheval, dressa les oreilles.

— Stamp a flairé quelqu'un. En effet, j'entends des pas de chevaux; plusieurs cavaliers arrivent à toute allure.

Au même instant, apparurent quatre cavaliers masqués.

La «Terreur de la Prairie», malgré leurs masques, reconnut don Trego et ses compagnons.

Ils étaient déjà près de lui, et l'un d'eux s'écria:

— Holà, Bud, avez-vous vu deux hommes passer par ici?

— Oui, don Trego; l'un était Panama, et l'autre un homme grand et de belle mine! répondit Bud Poisal.

— Pourquoi m'appellez-vous don Trego?

— Oh! je vous connais, ainsi que Juan et les deux gaillards que voici. Les masques ne me trompent pas, don Trego.

«Pourtant, je n'aurais pas pensé que vous aviez du goût pour le massacre. J'ai toujours cru c'étaient là des habitudes de brigands.

— Nous avons été forcés de nous masquer, car celui que vous appelez un homme de belle mine a tué deux hommes dans mon rancho et a fait prisonnier Panama.

— En effet, Panama était attaché.

— Sont-ils loin devant nous, Bud?

— Oh! beaucoup trop loin pour qu'il vous soit possible de les rattraper; car ils ont passé ici il y a plus d'une heure, et leurs chevaux faisaient feu des quatre pieds.

— Caramba! jura don Trego; — et Juan répéta le juron comme un écho.

Puis don Trego reprit:

— Il faut donc renoncer à la poursuite. Ils seront arrivés à El Monte avant que nous ayons pu leur couper le chemin. Mais vous, Bud Poisal, pourriez-vous faire quelque chose pour moi?

— Volontiers, car je n'ai pas oublié les bons repas que la señora m'a servis quand j'ai été reçu dans votre rancho.

— Fort bien! Vous êtes toujours le bienvenu chez nous. Je voudrais vous parler d'une affaire, Bud, qui pourrait nous valoir à tous deux beaucoup d'argent.

— Alors, ne m'oubliez pas dans le partage, Señor. Mais en quoi puis-je vous être utile ?

— Courez à El Monte et dites à Bimstein Bill que Buffalo Bill, le célèbre éclaireur militaire, emmène Panama prisonnier, et qu'il prétend s'appeler Fred Williams, mais que c'est bien Buffalo Bill.

— Ah ! réellement, c'est Buffalo Bill ? Je le verrais avec plaisir ! s'écria le jeune homme, tout à fait enthousiasmé.

— Vous l'avez vu déjà, car c'était l'homme qui emmenait Panama ; et vous le verrez encore à El Monte.

« Avertissez Bimstein Bill de ma part que je vous ai chargé de lui dire que Buffalo Bill a passé la nuit dernière chez moi avec Panama, Matt et le demi-sang Jose. »

« Ces hommes se sont battus sous mon toit. Buffalo Bill a tué Matt et Jose, et il a fait Panama prisonnier. »

« Comme je savais que le scout venait ici chargé d'une mission par le Gouvernement, je n'ai rien pu entreprendre contre lui. Mais dites à Bimstein Bill qui est, en réalité, ce Williams, et faites-lui savoir que Buffalo Bill est sur le sentier de la guerre. Tant qu'il n'avouera pas son véritable nom, personne n'est obligé de le reconnaître, et, s'il est assassiné, ce sera uniquement de sa faute. »

« Vous m'avez bien compris, Bud ? »

— Soyez-en convaincu !

— Fort bien ! mais rappelez-vous bien exactement ce que je vous ai dit, et n'informez personne autre que Bimstein Bill.

— Je n'en dirai rien qu'à Bill lui-même !

— Bien ! et, si vous avez quelque chose d'intéressant à me faire savoir, venez demain à l'hacienda ; je saurai reconnaître ce que vous aurez fait.

— Vous pouvez vous en rapporter à moi ; je ferai la commission à Bill.

Sur cette phrase à double sens, Bud Poisal donna de l'épéron à son cheval et partit au galop.

Mauvaises Nouvelles,

Mais si le noble don Trego avait pu voir l'expression qui se peignait sur le visage de Bud Poisal, il aurait sûrement éprouvé de la méfiance.

Le jeune homme ne soutint son allure rapide que jusqu'à ce qu'il fût hors de vue de la bande masquée.

Alors, il laissa son cheval aller au pas, et, lorsqu'il eut atteint les collines, il s'arrêta et attendit.

Il voulait se convaincre que don Trego ne modifierait pas son plan, et que ni lui, ni son fils n'irait à El Monte.

Quand il se crut sûr que ni l'un ni l'autre n'y songeait, l'adolescent tourna lentement sur la droite en se parlant à lui-même :

— Il est temps de se mettre quelque chose dans l'estomac.

« Je n'ai rien mangé depuis hier midi, et mes entrailles grondent comme un puma. »

« Mais je suis content d'avoir rencontré cette bande, car, si les gredins s'étaient aperçus que Buffalo Bill avait pris le chemin du fort, ils l'auraient sûrement rattrapé. »

« Ils connaissent mieux la contrée que lui. »

« A présent, je vais aller à notre rancho raconter mes aventures à Rico. Après un repas confortable, je me remettrai en selle, et j'irai à El Monte pour transmettre la nouvelle à Bimstein Bill. »

« Je lui rapporterai tout ce que don Trego m'a chargé de lui dire, à ma manière, bien entendu. Mais le Bill auquel je dirai la vérité est un autre homme ; c'est Buffalo Bill, que je vénère. »

Après ce petit soliloque, il mit son cheval au galop et courut pendant plusieurs milles.

Enfin, il se détourna de la Prairie, gagna un petit fourré, et, peu après midi, il s'arrêta devant une petite maison à l'abri des rochers au bord de la grande plaine verte.

C'était une cabane grossière, composée de deux pièces.

Elle était entourée d'un corral, ou enclos pour le bétail.

Une source jaillissait du rocher et passait à travers l'enclos.

Devant la maison, se trouvait une véranda faite avec des branchages. De là, on pouvait observer la contrée de trois côtés différents, à trois milles de distance, car la Prairie s'étendait à perte de vue, comme un océan.

Tout près, on voyait un troupeau de bestiaux d'une centaine de têtes, et deux douzaines de chevaux environ.

Devant la porte était couché un grand chien, qui se leva à l'approche du jeune homme.

Il semblait monter la garde ; ses yeux guettaient constamment la Prairie.

— Holà ! Packan, où sont Rico et Sable ? demanda Bud en descendant de cheval.

A peine avait-il parlé que, de derrière la maison, surgit un adolescent au visage bruni, qui s'écria en anglais, avec un léger accent espagnol :

— Oh ! Bud, comme je suis heureux de te revoir ! Nous étions déjà fort inquiets à ton sujet. Le chien t'annonce depuis une demi-heure, et Sable aura bien tôt préparé le déjeuner.

— Cela me réjouit fort, Rico, car je n'ai rien dans l'estomac depuis hier matin. Mais je ne m'en plains pas, et j'ai une foule de nouvelles à t'apprendre.

Bud Poisal s'assit commodément. Mais sa surprise fut grande lorsqu'il entendit le Mexicain lui dire :

— J'ai aussi des nouvelles à te donner : le major Brasher, le docteur Delmar et une demi-douzaine d'hommes sont venus te chercher ici ce matin.

— Que me voulaient-ils, Rico ? demanda Bud Poisal.

— Ils disaient que tu avais joué une comédie pour sauver miss Brasher d'un enlèvement simulé ; que tu avais fait semblant de tuer l'un des bandits, tes complices, et que les autres s'étaient enfuis.

— Voilà donc la dernière calomnie qu'on répand sur mon compte ! s'écria le jeune homme en souriant unèment.

— Oui, et ils voulaient t'emmener à El Monte et te traduire devant le Comité de Vigilance.

— J'irai ce soir même à El Monte. Ils pourront me trouver facilement, Rico.

— J'ai dit que tu étais parti avant-hier pour l'hacienda Del Norte, afin d'y vendre des poneys, que tu aurais dû être rentré depuis hier soir, et que, si tu avais sauvé la jeune fille d'un enlèvement, ce n'était en aucune manière une comédie ; que j'en répondais sur ma tête !

— Et qu'ont-ils répliqué ?

— Oh ! ils disaient que, pour cette fois, ils se contenteraient de te donner un avertissement ; mais qu'il t'arriverait malheur si tu osais approcher encore du rancho de « Bonne Halte », ou parler à miss Brasher.

— C'est-à-dire qu'ils ne parlaient pas tous ; c'était le docteur Delmar qui parlait et menaçait pour tout le monde.

— Ça ne m'étonne pas. Mais je croyais pourtant que le cadavre d'El Monte Ede prouverait suffisamment qu'il s'agissait bien d'un enlèvement.

— Le docteur Delmar disait qu'on n'avait pas trouvé de cadavre, et que tout cela n'était qu'un coup monté.

— Rico, par le Ciel, je te le dis : le Texas est un beau pays, bien vaste ; mais il n'est pas assez grand pour contenir ce damné docteur Delmar et moi ! Il faut que l'un de nous deux en sorte... ou quitte ce monde ! s'écria Bud Poisal d'un air sombre avec un geste de menace.

Un silence suivit, et les deux amis n'avaient pas eu le temps de reprendre la conversation qu'un jeune nègre apparut derrière la cabane, d'où sortait depuis un moment un fumet de gibier rôti et un parfum de café.

C'était un garçon vigoureusement bâti, à la peau

d'un noir d'ébène. Ses yeux étaient expressifs, et ses lèvres découvriraient de belles dents blanches.

Il était vêtu d'une façon bizarre, d'habits disparates.

À la vue de Bud Poisal, il s'écria joyeusement : — Oh ! Maître, nous sommes bien contents de vous revoir ! Nous étions en peine de vous. Mais le repas est prêt. Je pense que vous avez faim.

Ils passèrent tous derrière la maison, sous la roche contre laquelle brûlait un grand feu et où se trouvaient des bancs et une table.

Bud Poisal mangea avec un appétit qui n'avait rien de surprenant à son âge et après son long jeûne ; il raconta en mangeant toutes ses aventures à ses camarades, qui l'écoutèrent avec le plus vif intérêt.

— Tu t'es bien conduit, déclara Rico. Mais as-tu réellement l'intention d'aller ce soir à El Monte ? N'est-ce pas très dangereux ?

— C'est possible ; mais il faut que j'y aille. Je dois tirer au clair différentes choses qui me tiennent au cœur. J'aurai probablement besoin bientôt de l'aide de vous tous.

— J'aimerais mieux aller avec toi, Bud.

— Non, Rico, il est préférable que j'aille seul. J'ai un message à porter à Bimstein Bill de la part de don Trego, et je vais me mettre en route immédiatement.

Dix minutes plus tard, Bud Poisal montait un cheval frais qui était aussi bon que Stamp.

El Monte était à environ vingt-cinq milles de sa cabane.

Cet embryon de cité se composait de quelques boutiques, de deux ou trois forges, d'un hôtel de ville, d'une école, mais surtout de débits de boissons et de maisons de jeu.

Ces derniers établissements étaient le théâtre de rixes quotidiennes.

Il en était de même, d'ailleurs, des deux ou trois douzaines de maisons construites en troncs d'arbres et de la grande cabane qu'on nommait pompeusement un hôtel.

La population stable d'El Monte comptait environ trois cents âmes ; la population flottante d'émigrants, de rancheros, de cowboys et d'autres nomades, ainsi que de nombreux joueurs et repris de justice, doublait parfois le nombre des habitants.

Dans les environs, il y avait bien une cinquantaine de ranchos, avec beaucoup de bétail ; et les cowboys, gardiens des troupeaux, venaient fréquemment à la ville, où ils entretenaient de midi jusqu'à l'aube une animation souvent excessive.

Bud Poisal jugea plus prudent de n'entrer à El Monte qu'à la tombée de la nuit ; il voulait éviter les rencontres désagréables ou inutiles.

Il était bien connu dans la ville ; mais personnellement ne savait au juste qui il était ni d'où il venait.

Depuis quatre ans, il allait et venait à El Monte et dans le pays.

Il était arrivé avec un convoi qui avait été consacré en chemin par les Indiens.

Comme Bud était intelligent et qu'il écrivait bien, il avait bientôt obtenu une place de comptable dans l'hôtel, et, la nuit, il remplissait l'office de croupier dans la salle de jeu.

Il montra ce qu'il valait, un jour que deux bandits tentaient de lui voler la caisse.

Il en tua un, et il maintint l'autre si solidement qu'il donna le temps aux Vigilants d'arriver.

On citait de lui beaucoup de traits d'audace et d'actions hardies.

Il avait, entre autres, sauvé la vie à Henrico Sanchez, qu'il appelait familièrement Rico.

Il avait, par la suite, quitté sa place pour établir un rancho avec Sanchez et le nègre Sable.

Il avait plusieurs fois empêché la ville d'être surprise par les brigands du Rio-Grande et protégé les ranchos des attaques des Indiens; car, étant un chasseur passionné, il parcourait incessamment la campagne et savait tout ce qui s'y passait.

Toujours prêt à se servir de son revolver quand il était nécessaire, très heureux au jeu, soupçonné de beaucoup de crimes dont il était tout à fait innocent, il avait reçu les surnoms de « Chat sauvage » et de « Terreur de la Prairie », et il n'exagérait rien quand il disait que ses compagnons et lui étaient considérés comme formant une bande de brigands précoces.

Il faisait nuit lorsque le jeune homme vit briller devant lui les lumières d'El Monte.

Bientôt après, il pénétrait dans la cour de l'Hôtel de l'Etoile.

L'Aveu d'un Mourant.

Lorsque Bud Poisal entra dans la ville, il y régna l'animation nocturne habituelle.

On avait su tout de suite que la fille du major Brasher avait été enlevée, et que le jeune Bud l'avait sauvée.

Mais, bientôt après, une deuxième version avait circulé, d'après laquelle il ne s'agissait que d'une comédie que la « Terreur de la Prairie » aurait habilement préparée pour s'attirer la faveur de miss Brasher.

Les uns inclinaient pour la première version, les autres pour la seconde, selon qu'ils avaient plus ou moins de sympathie pour Bud Poisal.

El Monte Ede, un bandit bien connu, ne s'était pas montré depuis que le bruit de sa mort avait couru; on ne savait donc pas si, comme on le prétendait, il était parti vers le Nord avec un grand troupeau de bétail, ou s'il avait été tué réellement par Bud Poisal.

Mais il était certain qu'on n'avait pas encore retrouvé son cadavre, et que son cheval avait également disparu.

Quant aux hommes qui avaient participé à l'enlèvement, ils étaient inconnus.

On se savait pas non plus ce que la « Rose de la Prairie » pensait de toute cette affaire, bien que le docteur Delmar racontât à qui voulait l'entendre qu'elle disait que le prétendu mort s'était laissé tomber à terre en feignant d'être foudroyé par le coup de feu, et que les autres ne s'étaient enfuis que pour faire acquiescer à Bud Poisal la réputation d'un héros.

Tandis qu'on discutait encore cette aventure dans la « Mine d'Or », un des tripots les plus fréquentés d'El Monte, Bud Poisal ouvrit tout à coup la porte et inspecta la salle de son fier regard, comme s'il cherchait quelqu'un.

— Voilà le héros, Docteur ! s'écria un gros homme aux larges épaules, aux longs cheveux roux et à la barbe couleur de feu, qui se tenait assis près d'une table où jouaient deux autres individus avec un gros tas d'argent entre eux deux.

L'un des deux joueurs était un Mexicain passionné pour les cartes, quoiqu'il perdît la plupart du temps.

On l'appela « Capitaine » à El Monte; au rancho du major Brasher, on le nommait Capitaine Miguel Muñoz, et, si le docteur Delmar n'avait pas été son rival, il aurait sûrement demandé la main de la fille du major.

Son partenaire était le docteur Delmar.

On aurait facilement pris ce dernier pour un ecclésiastique; son visage était entièrement rasé, il portait des lunettes d'or et était vêtu d'une redingote noire; il avait des bottes de cuir verni avec des éperons, et un chapeau mou.

Mais sa redingote ouverte laissait voir une ceinture d'armes bien garnie, et Delmar avait prouvé plus d'une fois qu'il savait manier le revolver ou le couteau.

Il avait la réputation d'un bon médecin, et il était assez populaire.

D'ailleurs, il possédait un grand rancho; il était riche et avait beaucoup de chance au jeu.

Bien que le docteur et le capitaine Muñoz fussent rivaux, ils étaient cependant bons amis.

Lorsque Bimstein Bill eut attiré l'attention du docteur sur la « Chat sauvage », le docteur Delmar répliqua :

— Je réglerai plus tard mes comptes avec lui; pour l'instant, l'affaire est arrangée.

Le silence s'était fait dans la salle. Chacun des assistants semblait impatient de savoir pourquoi Bud Poisal était venu ici; on se disait que Bimstein Bill était l'ami d'El Monte Ede, celui que Bud Poisal avait peut-être tué, et qu'il ne fallait pas plaisanter avec cet homme roux.

Il n'y avait pas, en effet, de plus dangereux coquin dans tout ce ramassis d'aventuriers; c'était un tireur remarquable, un homme audacieux et d'un rare sang-froid.

Quand Bud Poisal l'aperçut, il marcha droit sur lui et lui dit à voix basse:

— J'ai un message pour vous, Bimstein Bill!

Il avait jamais eu beaucoup de sympathie pour le jeune homme. Il lui répondit avec un sourire ironique:

— C'est, sans doute, de mon ami Ede, que vous prétendez avoir tué?

— Non, mais de vos amis Mustang Matt et Jose, répondit froidement le jeune homme en observant à la dérobée le visage de Bimstein Bill et celui du docteur Delmar.

Il vit les deux hommes tressaillir et se faire signe l'un à l'autre.

Bimstein Bill répondit:

— Fort bien, jeune drôle! Je n'ai pas grande opinion de vous; mais, si mes camarades vous ont envoyé à moi, j'écoute ce qu'ils vous ont chargé de me dire.

— Je me soucie peu de ce que vous pensez de moi, Bimstein Bill, et du mal que vous pouvez me vouloir; mais je suis envoyé vers vous, et, si vous voulez savoir ce que j'ai à vous dire, sortez avec moi devant la porte.

— Je vais sortir avec vous, répondit l'homme en échangeant encore un regard avec le docteur Delmar.

Mais le capitaine Miguel Muñoz s'écria:

— N'y allez pas, Bill! Il veut vous tuer.

Aussitôt Bud Poisal se retourna vers lui et lui dit tranquillement:

— Il n'y a qu'un lâche pour affirmer une chose pareille.

Le Mexicain se leva d'un bond, et, en poussant un terrible juron, il sortit un revolver de sa poche.

La table se renversa, et l'argent roula de tous les côtés, pendant que les assistants se reculaient précipitamment hors de la ligne du tir.

Bud Poisal était resté très calme.

Quand il vit le revolver briller dans la main du Mexicain, il comprit que la chose devenait grave et fit feu à temps pour sauver sa vie. La balle atteignit le Mexicain dans le flanc, tandis que le premier coup de feu faisait seulement tomber le chapeau de Bud Poisal.

Le docteur Delmar soutint le Mexicain au moment où il s'affaissait, en criant:

— Vous l'avez blessé, Terreur de la Prairie... Encore une affaire que je réglerai plus tard avec vous!

Le jeune homme eut un éclat de rire sardonique et répliqua:

— Vous l'avez déjà dit une fois; je le sais déjà par cœur!

Le docteur Delmar fit un mouvement pour s'élaner sur Bud Poisal, mais Bimstein Bill lui murmura quelques mots qui l'apaisèrent, et les deux hommes transportèrent le Mexicain blessé dans une des chambres de l'hôtel.

Bud Poisal avait remis son revolver à la ceinture.

Il attendit les bras croisés ce qui allait arriver. Bimstein Bill ne tarda pas à revenir, et il le prit par le bras en lui murmurant à l'oreille:

— Venez avec moi, ou le Comité de Vigilance vous fera pendre.

— Oh, non! les Vigilants font parfois une erreur; mais ils ne pendent jamais un homme qui en a tué un autre en se défendant. J'étais en état de légitime défense.

— C'est vrai; il a commencé. Mais que voulez-vous me dire? demanda Bimstein Bill, un peu nerveux.

Quand les deux hommes se dirigèrent vers la porte, quelqu'un poussa un hurra pour Bud Poisal, qui s'était si vaillamment défendu; et tout le monde répéta le cri d'approbation, y compris Bimstein Bill.

Lorsqu'ils furent dehors, celui-ci demanda:

— Eh bien, l'ami, qu'avez-vous à me dire de la part de Matt et de Jose?

— D'eux-mêmes, à la vérité, rien; mais don Tre-go m'envoie vous dire qu'ils sont morts.

L'homme roux recula, terrifié, et s'écria d'une voix rauque:

— Et qui les a tués?

— Buffalo Bill, le grand éclaireur, répondit froidement l'adolescent.

Cette nouvelle sembla déconcerter complètement Bimstein Bill, car il se mit à répéter à mi-voix:

— Morts! et Matt seul connaissait le secret! Je suis un sot... car El Monte Ede est mort également.

— Oui, Bimstein Bill, j'ai tué El Monte Ede. Mais il était masqué, tout comme Matt et Jose, et je n'ai vu que trois masques tenter l'enlèvement de miss Brasher.

«Vous auriez fait comme moi, car je supposais naturellement qu'il s'agissait de bandits de l'autre rive du Rio-Grande. Mais, lorsque je vis que le mort était El Monte Ede, je ne suis plus que penser.

«Donc, après avoir reconduit chez elle miss Brasher, je me suis rendu au vieux monastère, et j'ai retrouvé les traces des deux autres.

« Mais Panama était aussi chez don Trego, ainsi que Buffalo Bill, en route pour El Monte, et qui avait demandé l'hospitalité à l'Espagnol.

— Par l'enfer! vient-il donc ici? s'écria Bimstein Bill, pâle comme la mort.

— Oui, répliqua tranquillement Bud Poisal. Panama, qui avait été autrefois soldat dans le Nord, l'avait reconnu. Ils voulaient le tuer pendant son sommeil. Mais il ne dormait pas, et il les vit venir. Et ainsi, ce n'est pas lui qui fut tué, mais bien Matt et Jose. Il fit en outre Panama prisonnier.

— Malédiction! Il n'a pas fait cela! il n'y a pas un homme, fût-ce Buffalo Bill, qui puisse tenir tête tout seul à trois gaillards de cette trempe, s'écria Bimstein Bill, qui, dans son agitation, avait tout à fait oublié sa prudence habituelle.

— Il l'a fait, pourtant; et, à présent, il doit être au fort avec Panama.

— Enfer et damnation! On ne peut donc pas le rattraper?

— Non; il est sûrement arrivé déjà.

— Et ce démon va sans doute revenir avec un escadron de cavalerie?

— C'est ce que je ne crois pas. Il se fait appeler seulement Fred Williams, et il n'y a que Panama qui l'ait reconnu.

« Il est en mission secrète, et je parierais qu'il reviendra tout seul.

— Il peut donc numérotter ses os, car il ne sortira pas vivant d'ici.

— J'étais justement avec don Trego, Juan et les Indiens peons sur la piste de Buffalo Bill, lorsque don Trego m'a envoyé vers vous; mais, comme le major Brasher et le docteur Delmar me recherchaient, j'ai dû me tenir caché, et je ne suis venu qu'un peu tard. Mais je n'ai pas de chance; parce que je viens vous mettre en garde contre Buffalo Bill, comme don Trego m'en a prié, le Diable met le docteur sur mon chemin, et je suis encore mêlé à une mauvaise affaire.

« Je ne pouvais pourtant pas me laisser insulter par le capitaine Muñoz. Je pense qu'il ne savait pas que je suis des vôtres. Le docteur Delmar ne paraît pas non plus en rien savoir, puisqu'il dit qu'il veut régler ses comptes avec moi.

— Par le Ciel, il n'en fera rien. Je vais aller à lui et lui raconter que vous êtes venu de la part de don Trego, qui répond de vous. Je pense que le docteur voudra causer avec vous, car nous avions, déjà depuis longtemps, jeté les yeux sur vous et sur vos camarades; mais nous ne savions pas comment entamer les pourparlers.

— Pourquoi le docteur prétend-il que la délivrance de la « Rose de la Prairie » n'est qu'une comédie, et pourquoi a-t-il fait disparaître le cadavre d'El Monte Ede?

— Il s'est cru obligé de le faire, Bud Poisal; il ne savait pas encore que nous pouvons nous fier à vous. Mais, à présent, je vais lui transmettre votre message, car il connaît Buffalo Bill aussi bien que moi, et il faut que nous sachions ce que nous allons faire, avant que ce maudit éclaireur soit revenu.

« Je veux faire la paix pleine et entière entre vous et le docteur Delmar. Nous aurons besoin de vous, Bud Poisal.

Tandis que Bimstein Bill courait à l'Hôtel de l'Etoile, Bud Poisal entra dans la salle de jeu, où tout avait repris son cours ordinaire, car une vie d'homme de plus ou de moins n'y comptait guère plus qu'une pépète d'or.

— Je vois que j'ai déjà obtenu des résultats qui ne sont pas à dédaigner. Je vais tâcher de pousser plus loin sur la bonne piste! s'était-il dit.

A sa rentrée, plusieurs hourras le saluèrent, mais il y avait là des ennemis qui murmuraient en le regardant de travers.

Bud Poisal déclina toute invitation; il ne buvait ni ne fumait jamais.

Il s'assit près d'une table autour de laquelle se trouvaient une douzaine de joueurs et se plaça de telle sorte qu'il pouvait observer les deux portes, prêt à toute éventualité.

A peine avait-il pris place, que Bimstein Bill entra d'un pas rapide et s'écria en s'adressant à lui:

— Holà! camarade, venez avec moi.

Les autres dressèrent la tête, croyant qu'il s'agissait d'un duel. Mais l'homme roux poursuivit:

— Non, mes amis, il ne s'agit pas de se battre. C'est un mourant qui à quelque chose à dire à Bud Poisal.

Les assistants furent un peu déçus; sans se l'avouer à eux-mêmes, ils n'auraient pas été fâchés d'avoir les émotions d'une nouvelle tuerie.

En sortant, Bimstein Bill murmura à Bud Poisal:

— J'ai tout arrangé avec le docteur Delmar. Il vous parlera bientôt. Mais le capitaine est à la dernière extrémité, et il veut vous dire quelque chose. Il n'y a pas de temps à perdre.

Le Mexicain était étendu sur son lit, dans sa chambre. Près de lui se trouvaient l'aubergiste et sa femme, ainsi que le docteur Delmar.

Lorsque les deux hommes entrèrent, Bimstein Bill cria:

— Le voici, Capitaine!

Le Mexicain marmotta une prière en espagnol. Le docteur Delmar alla au-devant de Bud Poisal, lui tendit la main et lui dit à mi-voix:

— Tout est arrangé entre nous, Bud Poisal; nous sommes amis!

— Si vous le dites, il faut que cela soit, répondit tranquillement Bud Poisal.

Pois il alla au lit de l'homme que sa fille avait abattu.

L'ombre de la mort planait déjà sur le visage de Miguel Muñoz; ce n'est qu'avec peine qu'il put dire:

— J'ai été moi-même la cause de ce qui m'arrive, Bud Poisal, et je vous pardonne, comme j'espère que vous me pardonneriez, car j'avais l'intention de vous tuer... et j'avais pour cela de meilleures raisons que les autres ne le pensent.

— Ne vous mettez pas en peine, Monsieur, répondit Bud; je ne garde jamais rancune à personne... Nous avons joué une partie, et c'est moi qui ai eu l'atout!

— Je voudrais vous parler seul à seul, poursuivait le mourant.

Toutes les autres personnes quittèrent la chambre, et le jeune homme s'assit au chevet du moribond pour écouter le Mexicain.

Ce fut une longue histoire de crimes et de forfaits; l'histoire d'un homme de bonne naissance qui, par suite de l'infidélité d'une femme, s'était engagé sur le chemin glissant du vice.

Il avait été officier et s'était fait dégrader; de chute en chute, il avait fini par devenir le chef d'une bande de brigands mexicains. Mais il s'était vengé de son rival en enlevant le fils de ce dernier.

Ce fils n'avait appris que longtemps plus tard sa véritable condition, lorsque sa mère était morte, et que son père avait disparu. Mais Muñoz avait encore poursuivi sa vengeance sur l'enfant en l'accusant d'un crime dont Muñoz lui-même s'était rendu coupable; et le jeune homme dut quitter le Mexique.

Ce jeune homme était Henrico Sanchez, le compagnon de Bud Poisal.

L'aveu du mourant devait, avec les preuves que Muñoz voulait y ajouter, donner au jeune homme les moyens de rentrer au Mexique et de réclamer ses biens.

Mais ce n'était pas tout encore. Miguel Muñoz n'avait pas borné là sa vengeance. Son rival s'était remarié. Il fit aussi enlever les deux enfants qu'il avait eus de ce second mariage. Les malheureux parents n'avaient jamais pu les retrouver, et Muñoz ignorait, de son côté, ce qu'ils étaient devenus.

Telle était la confession du Mexicain mourant.

Bud Poisal lui promit de rechercher le père, qui commandait un détachement militaire dans le Nord-Ouest. Il devait aussi lui porter les preuves de l'enlèvement et faire connaître à Henrico Sanchez son origine.

A peine Bud Poisal eut-il rappelé le docteur Delmar et les autres personnes dans la chambre, que le Mexicain, dont les forfaits avaient plongé tant de gens dans le malheur, rendit son âme misérable.

Secours à Temps.

Le visage de Bud Poisal ne trahissait pas l'émotion que lui avait causée la scène tragique à laquelle il venait d'assister.

Il était debout, impassible, au chevet du mort, comme si rien ne s'était passé.

Qu'allait-il faire, après tout ce qu'il avait appris? Puisqu'il était parvenu à obtenir des autres bandits beaucoup de renseignements précieux, en procédant par la ruse, il voulait voir s'il ne pourrait pas de la même manière tirer quelque chose de Delmar.

Il lui déclara qu'il allait retourner vers don Trego, pour lui faire savoir comment il avait accompli sa mission et ce que le docteur et Bimstein Bill avaient décidé au sujet de Buffalo Bill.

Après s'être entretenu quelque temps avec Bud Poisal, le docteur Delmar lui dit:

— Annoncez à don Trego la mort de Muñoz et dites-lui que la mort d'El Monte, de Mustang Matt et de Jose, à quoi il faut ajouter la capture de Panama, réduit nos forces, qui ne comptent plus que lui don Trego, son fils Juan, les Indiens peons du vieux monastère, Bimstein Bill, quatre autres hommes et moi à El Monte, et enfin vous, Bud Poisal, car je crois qu'il faut renoncer à Sanchez, maintenant qu'il a hérité.

«Quoi qu'il en soit, Bimstein Bill et ses gens iront attendre avec moi Buffalo Bill à son retour du fort, et nous lui dresserons une embuscade parmi les rochers.

«Si nous le manquons, ce maudit éclaircissement viendra ici, à El Monte. En ce cas, don Trego, Juan et vous, vous devrez nous retrouver ici dans deux nuits. Nous verrons alors si ce scout du Diable ne peut pas être expédié dans l'autre monde tout aussi bien que les autres hommes. Partez-vous cette nuit même?

— Immédiatement, Docteur Delmar. Si son héritage ne fait pas tourner la tête à Rico Sanchez, et qu'il ne se croie pas tout de suite un gros personnage, je l'amènerai avec moi. Au cas où vous ne pourriez pas venir à bout de Buffalo Bill aux Roches Noires, il faudra bien qu'il morde la poussière à El Monte!

«Il est indispensable qu'il fasse le voyage des enfers, car il en sait assez pour faire pendre les trois quarts des habitants de cette belle cité!

Bud Poisal se mit aussitôt en route et regagna sa cabane au triple galop.

Il y arriva avant le lever du soleil. Peu de temps après, trois cavaliers en repartaient et s'élançaient, dans le crépuscule du matin, sur la Prairie parfumée et scintillante de rosée.

Ces trois cavaliers étaient Bud Poisal, Henrico Sanchez et Sable.

Ils laissaient les chiens pour garder la maison.

Les jeunes gens emmenaient un cheval de main, fêlé magnifique qui n'avait encore jamais porté la selle.

Ils chevauchèrent sans répit pendant vingt-cinq milles.

Puis, ils arrêtaient leurs chevaux tout fumants en un endroit couvert, sur le chemin du fort Rio à El Monte.

Les chevaux furent dessellés, et, lorsque Bud Poisal eut poussé une petite reconnaissance, on déjeuna.

A peine finissaient-ils leur repas, qu'ils entendirent les pas d'un cheval, et bientôt ils distinguèrent, dans la légère brume matinale, un cavalier qui venait de leur côté.

Il allait au triple galop.

C'était Buffalo Bill!

Il se mettait déjà en défense, lorsqu'il reconnut Bud Poisal.

Joyeux, il accourut.

— J'ai été un peu retardé par une petite escarmouche avec les Peaux-Rouges. Mais ce n'est pas ici que nous devions nous retrouver!

— Il vaut mieux que ce soit ici. Il y a six hommes en embuscade aux Roches Noires, à une dizaine de milles en arrière.

« J'ai beaucoup de nouvelles à vous apprendre; mais permettez-moi d'abord de vous présenter mes compagnons: Henrico Sanchez, mon ami, et Sable, le meilleur nègre que j'aie jamais rencontré. Nous vous suivrons partout où il vous plaira d'aller.

Buffalo Bill sourit, tendit la main au jeune Mexicain et au nègre et dit:

— Je crois que vous avez beaucoup plus de choses à m'annoncer que je n'en ai moi-même à vous dire. Asseyons-nous donc et parlons!

« Voici Buffalo Bill au milieu de sa petite armée, prêt à entendre le rapport!

L'éclaireur écouta avec grande attention le récit de Bud Poisal, qui se termina par ces mots:

— Je vous avais déjà dit, Colonel, que ce satané docteur Delmar était fort suspect. Nous savons maintenant que le drôle joue double jeu; mais je n'ai pu encore en trouver d'autre preuve que ce qu'il m'a dit cette nuit.

« Le major n'est pas un méchant homme, mais je soupçonne que le docteur le tient à sa merci d'une manière quelconque, et qu'il le mène souvent là où il ne voudrait pas aller.

« Le docteur Delmar est certainement le chef des Brigands du Rio-Grande, et Bimstein Bill est sa main droite.

« Le docteur, Bimstein Bill et deux autres hommes sont en embuscade sur votre chemin, et, s'ils vous manquent, don Trego et ses gens vous attaqueroient à El Monte.

« Je crois donc qu'il vaut mieux que vous reveniez avec nous à notre rancho; de là, vous expédiez Sable au fort pour demander qu'on envoie un escadron à El Monte. Nous nous montrerons tous alors, et la danse pourra commencer!

— Vous avez raison, Bud Poisal. Je vais écrire tout de suite quelques lignes, que Sable remettra au fort Rio entre les mains du colonel Gibbons. Nous attendrons les soldats dans votre rancho, et, demain soir, nous nous rendrons à El Monte.

Dès que Buffalo Bill eut écrit son message, Sable sella son cheval et partit au grand galop dans la direction du fort Rio.

Le chef des éclaireurs et ses deux jeunes alliés se mirent en route pour le rancho de Bud Poisal.

A peine avaient-ils descendu les collines, qu'ils virent une petite troupe à cheval traversant la Prairie et venant de leur côté.

Les deux partis firent halte à une certaine distance l'un de l'autre, et Bud Poisal dit tranquillement:

— Le sort en est jeté; c'est Delmar et sa bande; ils sont six en tout, et ils nous ont parfaitement vus!

« Ils se sont attardés et n'ont pu atteindre les Roches Noires à l'heure convenue entre eux, car ce point se trouve à quatre milles plus à l'ouest!

— Nous sommes donc un contre deux, jeunes gens!... Voulez-vous combattre ou reculer? demanda Buffalo Bill en souriant.

— Je veux être damné si je fuis devant eux! s'écria Bud Poisal.

Et Henrico Sanchez ajouta:

— Je me suis bien souvent battu; jamais je n'ai fui!

— C'est bien, mes amis. Nous allons donc nous faire un rempart de nos chevaux et combattre jusqu'à la dernière extrémité. Ils avancent déjà!

D'un mot et d'une légère pression de la jambe, Buffalo Bill fit coucher son cheval sur le sol de la Prairie; il avait laissé son cheval de bât à Rio.

Les poney des deux jeunes gens se couchèrent aussi docilement, et les trois amis se trouvèrent tous à l'abri, la carabine posée sur la selle.

Les six cavaliers s'élançèrent au galop, car ils avaient reconnu Buffalo Bill, et ils comprenaient maintenant que le « Chat sauvage » les avait trompés.

Buffalo Bill était à droite, Henrico au milieu et Bud Poisal à gauche.

Les assaillants firent feu de fort loin, sans atteindre personne.

Soudain, Buffalo Bill s'écria !

— Regardez bien, mes amis, je vais diminuer un peu leur nombre ?

Au même moment, la balle de l'éclaireur déchirait les airs, et Bimstein Bill était précipité de sa selle.

Les bandits comprirent que les fusils de leurs adversaires portaient plus loin que les leurs ; ils tournèrent bride et prirent la fuite.

Un second coup de feu retentit, et le cheval du docteur Delmar s'abattit sur son cavalier.

— En avant, mes amis, il s'agit maintenant de les rattraper !

A peine Buffalo Bill avait-il crié ces paroles qu'on entendit par derrière le piétinement d'une troupe de chevaux.

En se retournant, les trois compagnons virent Sable arriver au galop à la tête d'un escadron de cavalerie.

Les soldats se déployèrent aussitôt sur une longue file et cernèrent les quatre bandits.

Ceux-ci essayèrent de rompre le cercle, mais ils furent aussitôt abattus à coups de fusil.

Le commandant de l'escadron, le capitaine Plummer, se tourna alors du côté de Buffalo Bill et dit :

— Le colonel Gibbons était inquiet sur votre sort, Cody, c'est pourquoi il m'a envoyé derrière vous avec cet escadron. Lorsque nous avons rencontré votre jeune courrier noir, et que nous avons lu votre lettre, nous avons couru à toute bride sous la conduite de votre messenger.

— Vous êtes arrivé juste à temps pour vous emparer de cette bande infernale, Capitaine. J'en ai tué un, et le docteur Delmar est pris sous son cheval.

« Voici mes jeunes amis, de vaillants alliés, qui vont nous conduire à l'ancien monastère aujourd'hui habité par don Trego. Nous y trouverons encore quatre bandits dont il faut nous saisir, dit Buffalo Bill.

Le docteur Delmar était blessé à mort. Il s'en rendait compte, et ses traits étaient contractés par la douleur et la rage.

Il vomit toutes sortes d'injures et de malédictions à l'adresse de Bud Poisal, qui parut s'en inquiéter fort peu.

Moins d'une heure après, il avait rendu son âme chargée de crimes.

Les morts furent transportés à El Monte, tandis que le capitaine Plummer, Bud Poisal, Henrico Sanchez et Buffalo Bill allaient au vieux couvent de missionnaires.

Mais ils trouvèrent don Trego mort.

Quand il avait compris que la partie était perdue sans recours, l'Espagnol s'était fait sauter la cervelle.

Juan et l'un des Peons étaient absents ; l'autre Indien, qui avait fait mine de résister, reçut un coup de fusil.

La noble señora, dans un flot de larmes, jura qu'elle était innocente, et, bien qu'on ne crût nullement à ses protestations, on ne lui fit point de mal et on la laissa au rancho.

Une heureuse Rencontre.

Les soldats campèrent cette nuit-là dans le monastère, et, le lendemain matin, ils reprirent la route d'El Monte.

En chemin, ils s'arrêtèrent au rancho de Bud Poisal, où ils firent honneur à un excellent repas préparé par Sable.

De là, les soldats allèrent à El Monte.

Le capitaine Plummer, Buffalo Bill, Bud Poisal et Henrico Sanchez se rendirent au rancho du docteur Delmar.

La nouvelle de la mort du docteur fit une impression considérable, car nul de ses gens ne semblait savoir qu'il menât une existence double.

Il avait passé avec succès les examens de médecin ; sa situation de fortune était très belle ; il avait un nom respecté parmi les honnêtes gens du pays, et il aurait pu vivre dans une heureuse aisance, s'il n'avait pas eu le goût du mal.

Dans ses papiers, on découvrit différents documents d'où il ressortait clairement qu'il avait toujours mené une vie de crimes et d'aventures.

Après avoir commis un faux, il s'était enfui de la maison paternelle ; et, depuis, s'il était rentré dans le droit chemin, ce n'était qu'en apparence et pour être mieux à même de satisfaire impunément ses instincts de bandit.

En fouillant ses papiers, on découvrit aussi ce qui lui donnait une si grande influence sur le major Brasher.

Le major avait jadis tué un homme ; il l'avait tué en état de légitime défense ; mais le seul témoin du combat avait été le père de Delmar, et, comme celui-ci, pour une raison ou pour une autre, haïssait le major, il n'avait pas déposé en sa faveur, si bien que Brasher avait dû prendre la fuite.

Le fils criminel du vieux Delmar avait eu vent de ce secret, et il s'en servait pour dominer le major à tel point que celui-ci lui avait promis la main de sa fille.

Cependant, tout le monde était convaincu que le major ne savait pas ce que le docteur Delmar était en réalité.

Le capitaine Plummer et Buffalo Bill, particulièrement, aimaient à le croire, car le major Brasher avait été jadis un officier très estimé.

Du rancho du docteur Delmar, la petite troupe se rendit sous la conduite de Bud Poisal au rancho de « Bonne Halte ».

Le major Brasher, sa femme et sa fille ne furent pas peu surpris de voir Bud Poisal arriver chez eux en compagnie de l'éclaireur et d'un officier.

Ils n'avaient aucun soupçon de ce qui s'était passé pendant ces deux derniers jours.

Le major, comme on le pense bien, jetait des regards furieux sur Bud Poisal, tandis que sa femme et sa fille allaient à sa rencontre et lui souhaitaient cordialement la bienvenue.

Sans le moindre embarras, Bud Poisal se mit en devoir de faire les présentations. Il nomma le capitaine Plummer et Buffalo Bill au major et aux dames.

Le nom du chef des éclaireurs était bien connu de tous. On connaissait aussi de nom le capitaine, et les deux nouveaux venus furent accueillis très hospitalièrement, le major rongeant son frein et supportant la présence du jeune homme pour ne pas faire un éclat devant des hôtes qu'il respectait.

Le capitaine Plummer raconta les récents événements, et tout le monde vit le major respirer fortement à la nouvelle de la mort du docteur Delmar.

Était-ce chagrin, ou soulagement ?

Pas un trait du visage de Marie ne tressaillit ; c'était une preuve que la jeune fille, au fond de son cœur, n'avait pas grande sympathie pour le défunt.

On fut bientôt convaincu que le docteur Delmar avait lui-même organisé l'enlèvement de Marie, pour la forcer à contracter avec lui un mariage secret. D'un autre côté, le capitaine Plummer déclara qu'on avait la preuve, au ministère de la Guerre, que le major avait tué son adversaire en état de légitime défense.

Alors Buffalo Bill prit la parole.

Il expliqua d'abord qu'il était venu au Texas avec une double mission, et qu'il avait des lettres de recommandation pour le major et pour le docteur Delmar.

Il devait d'abord rechercher plusieurs déserteurs, coupables d'autres crimes, et les livrer à la justice.

Il avait déjà retrouvé ces déserteurs, qui n'étaient autres que Panama, Bimstein Bill et Mustang Matt.

La seconde mission consistait à retrouver les enfants du colonel Kidd Poisal, qui, encore tout petits, avaient été volés à leurs parents.

Il en avait déjà retrouvé un, il en était certain ; et c'était Bud Poisal, surnommé la « Ferreur de la Prairie » ou le « Chat sauvage ».

Il ne lui restait plus qu'à rechercher l'autre enfant, qui était une fille.

Alors le major Brasher jeta un regard à sa femme, qui répondit par un signe d'assentiment, et il fit cette déclaration :

— La fille du colonel Kidd Poisal est retrouvée également. Elle est devant vous. C'est cette jeune lady qui passe pour notre propre enfant. Nous l'avons achetée à une Mexicaine quand elle était encore toute petite. Nous savions qu'elle avait un petit frère, et nous nous sommes souvent étonnés de sa ressemblance avec Bud Poisal. La ressemblance se comprend maintenant, puisque Bud est sûrement le frère de Marie.

À ces paroles, tous les assistants donnèrent des signes d'une profonde émotion.

Cependant, Bud Poisal reprit bientôt son calme, extérieurement du moins, et dit posément :

— Si le colonel Poisal est mon père et celui de miss Marie, Rico est donc notre demi-frère, car son père porte le même nom, et celui-ci avait d'abord épousé une Mexicaine, Rita Sanchez, ainsi que le capitaine Miguel Muñoz me l'a avoué à son lit de mort.

« Nous sommes donc tous les trois de la même famille.

L'heureuse reconnaissance fut, cela va de soi, célébrée dignement.

Les deux frères et la sœur, qui s'étaient retrouvés d'une manière si surprenante, ne se lassaient point de s'entretenir amicalement, et le capitaine Plummer prenait un plaisir visible à se mêler à eux.

Le jeune capitaine s'était tout de suite épris de la fille adoptive du major, et il était heureux que les deux jeunes gens fussent réellement les frères de la « Dame Toute-Belle ».

Le lendemain matin, les hommes allèrent à El Monte, où l'histoire de la double existence du docteur Delmar et de la fin des brigands du Rio-Grande excita un immense émoi.

La ville d'El Monte, si mal famée jusqu'ici, se trouvait du coup purgée de la canaille qui l'infestait, et les citoyens honnêtes respirèrent, comme soulagés d'un grand poids.

Henrico Sanchez n'avait aucune hâte d'entrer en possession de son héritage.

Il retourna donc avec Buffalo Bill et Bud Poisal dans le Nord.

C'était un beau matin d'été.

Le colonel Poisal, le commandant du fort auquel Buffalo Bill était attaché comme chef des éclai-

reurs, se trouvait justement à la porte du fort lorsque la petite troupe fut signalée.

Sa joie ne connut pas de bornes en apprenant que les deux beaux jeunes hommes qui accompagnaient le célèbre scout étaient ses fils.

Buffalo Bill lui raconta la façon héroïque dont les deux adolescents s'étaient conduits; et le colonel en conçut une grande et légitime fierté.

Avec ses deux fils retrouvés, il reprit aussitôt le chemin du rancho du major Brasher pour revoir sa fille.

Est-il besoin de dire que cette rencontre du père et de la fille fut un spectacle capable d'émouvoir les cœurs les plus durs?

Comme le colonel avait de la fortune, il résolut de prendre sa retraite et de se retirer dans l'Est.

Il voulait y passer paisiblement les dernières années de sa vie en compagnie de ses enfants, dont un sort cruel l'avait si longtemps séparé.

Habitué à ne mettre aucun délai entre la résolution et l'action, le Colonel, de retour au fort, prit les dispositions nécessaires et partit immédiatement.

Bud et Henrico Poisal restèrent quelques jours après lui.

Ils se préparaient à faire le voyage du Mexique, où Henrico voulait aller chercher son héritage.

Buffalo Bill aida les deux adolescents de ses conseils et de ses actes, car le trajet du fort à San-Luis-de-Potosi n'était pas une petite affaire. La distance était de plus de cinq cents milles, et la route traversait des contrées difficiles et dangereuses.

— Savez-vous, mes amis, dit le grand éclaireur, lorsque les deux jeunes gens parlèrent de chercher à la frontière un guide mexicain; savez-vous que j'ai presque envie de vous accompagner. Je connais assez bien la route de San-Luis-de-Potosi, quoiqu'il y ait au moins dix ans que je ne suis pas allé aussi loin dans l'intérieur du Mexique.

«Je demanderai quinze jours de permission, et, si Dieu le veut, nous aurons le temps de revenir à la frontière américaine.

La joie des deux jeunes gens fut indescriptible; le grand éclaireur avait rempli leur désir secret.

Sable, le domestique nègre de Bud, ne fut pas moins joyeux et le manifesta de la façon la plus exubérante. Il fit des cabrioles extraordinaires et des contorsions inimaginables, et il s'enroua à crier des Hourras pour Buffalo Bill!

— Trois jours après le départ du colonel Poisal, la petite expédition se mit en route.

Les chevaux de selle et de bât étaient tout harnachés devant la grande porte.

Buffalo Bill et ses deux camarades prirent cordialement congé des officiers du fort.

Ils furent bientôt tous les trois en selle. Mais Bud cherchait Sable,

— Où est le nègre? s'écria-t-il. Il me semble pourtant qu'il a eu le temps de se préparer.

— Me voici, Maître, cria le nègre de sa voix la plus mielleuse.

En même temps, Sable se montrait à la porte de la cantine, suivi d'un groupe de soldats.

Un rire retentissant accueillit l'apparition de Sable.

Quelques plaisants lui avaient composé un uniforme d'arlequin tout à fait grotesque, avec une quantité de vieux bouts d'étoffe de différentes couleurs.

Sable s'avancait émerveillé. Cependant, il ne voyait pas très bien l'utilité d'une douzaine de boutons de métal qu'on avait cousus dans le dos de sa veste, et il trouvait cela un peu bizarre.

— En avant! lui cria Henrico, impatienté. En selle, Sable! nous ne pouvons pourtant pas nous mettre en retard d'une heure à cause de toi.

— A vos ordres, Maître! répliqua le nègre en s'élançant sur la selle.

Mais, à peine s'y était-il assis, qu'il se redressa en poussant un cri de douleur.

— Que vous arrive-t-il, Sable? demanda Buffalo Bill en riant. Il n'y a pourtant pas de Peaux-Rouges en vue, pour que vous fussiez retentir votre cri de guerre.

Mais le nègre avait remis pied à terre, et, d'une main, il explorait sa selle, tandis que de l'autre il tâta avec prudence le fond de son pantalon.

Enfin, il trouva ce qu'il cherchait, et il montra une épingle d'un demi-pouce, qui s'était mystérieusement égarée dans le cuir de sa selle.

Parmi les éclats de rire des assistants, le nègre se remit à cheval et s'élança à la suite de ses maîtres.

— Mes amis, dit Buffalo Bill lorsque le dernier Hourra se fut éteint dans l'éloignement; je pense que nous traverserons le Rio-Grande à Piedras Negras. Quand nous aurons franchi la frontière, nous rencontrerons la petite ville de San-Fernando-de-Rosas, et nous pénétrerons dans les pampas.

Henrico fit un signe d'assentiment.

— C'est certainement ce qu'il y a de mieux à faire, Buffalo Bill, dit-il. Je connais l'endroit; nous pourrions y compléter nos provisions. Cependant, la cité n'est pas beaucoup mieux fréquentée qu'El Monte; sur trois maisons, il y a une «fonda», où l'on vend du vin, à moins que ce ne soit une «pulperia» où l'on vend de l'eau-de-vie.

— Oh! cela ne nous gênera pas beaucoup, répartit le grand éclaireur en souriant. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans ces bouges, et nous savons mettre à la raison les drôles par trop encombrants.

Pendant toute la journée, la petite expédition chevaucha sur la Prairie doucement ondulée, sans qu'une aventure quelconque vint troubler leur marche.

Vers le soir, les compagnons atteignirent Eagle Pass, où Buffalo Bill décida d'établir le campement pour la nuit, car jusqu'au Rio-Grande on ne devait pas retrouver un endroit aussi favorable.

On déchargea les chevaux de bât, et tous les animaux, débarrassés de leurs harnais, furent mis à paître dans l'herbe luxuriante.

Bientôt la petite tente fut dressée, et le feu se mit à crépiter.

Sable, avec autant de talent que de bonne volonté, s'acquitta de son important office de cuisinier.

Quand on eut achevé le repas, Buffalo Bill et ses deux camarades s'étendirent à côté du feu pour fumer une pipe, tandis que le nègre, ayant, sans doute, en tête quelque projet, s'éloignait un peu.

Sable avait remarqué un arbre creux autour duquel voltigeaient des abeilles sauvages, et, gourmand comme tous les nègres, il voulait prendre quelques rayons de miel.

Il faisait déjà très sombre; il n'en réussit pas moins très promptement à retrouver l'arbre dont le contenu le tentait.

Il mit le feu à une branche de bois vert et chassa les abeilles en les enfumant.

Il put ainsi recueillir une demi-douzaine de rayons. Imaginant déjà le plaisir qu'il aurait à déguster le miel et le goût délicieux que celui-ci donnerait au pain sec, le nègre reprit la route du campement.

Cependant, l'obscurité était devenue complète, et, malgré son instinct, Sable s'écarta légèrement du bon chemin.

Il s'en aperçut, et, pris d'inquiétude, il se mit à galoper dans l'ombre.

Soudain, il poussa un cri terrible. Le sol venait de manquer sous ses pieds.

Sable crut tomber à une immense profondeur et s'abattit rudement sur un sol rocheux.

Un grognement de mauvaise humeur l'accueillit, en même temps qu'il aperçut deux points brillants s'avancant vers lui.

A demi-mort de terreur, le nègre se retira dans l'angle le plus éloigné du trou.

Il était tombé dans une crevasse naturelle que des chasseurs avaient utilisée pour en faire une trappe; et, par malheur, il y rencontrait un compagnon d'infortune.

— Oh! Seigneur! gémit-il, que va dire Mr. Buñ, s'il ne me voit pas revenir? Il croira que j'ai déserté par poltronnerie; et pourtant j'aurai été dévoré par un monstre épouvantable.

Ce monstre épouvantable était un tout jeune ours brun, de six mois à peine, qui prenait aux yeux du nègre, affolé par l'effroi, les proportions d'une gigantesque bête féroce.

L'agréable odeur du miel attirait l'animal.

Il s'approcha de Sable, qui se sentait défaillir, et qui ne vit d'autre ressource que de sacrifier un des rayons de miel qu'il s'était donné tant de mal à recueillir.

Quand il l'eut dévoré, l'hôte mal appris revint chercher une nouvelle portion, et ainsi de suite jusqu'à ce que le malheureux nègre eut, non sans force soupis, lâché son dernier rayon.

Comme Maître Martin, nullement rassasié, revenait à la charge, Sable eut tout à coup une idée géniale.

Il avait entendu dire qu'un musicien s'était un jour tiré des griffes d'un ours au moyen de sa flûte.

Il n'avait pas d'instrument de musique, mais il pouvait chanter. N'avait-il pas été autrefois chanteur à l'église, quand il était encore en Louisiane? Ne devait-il pas, à cette bienheureuse époque, chanter dans toutes les fêtes, le soir, après dîner, quand l'hôte voulait distraire ses convives?

Il desserra donc les dents, en s'efforçant de les empêcher de claquer, et fit retentir cantique sur cantique, si bien que le pauvre ours, complètement terrorisé, se tapit à l'autre bout de sa prison.

Lorsque Sable eut épuisé la série de ses chants d'église, il y fit succéder les chants nègres chers à son cœur.

On aurait pu l'entendre chevroter à tue-tête:

« Je vais en Louisiana,
« Chez ma Susy Anna! »

et:

« Dors bien doux et bien gentil,
« Mon petit Picaninny! »

Cependant, Buffalo Bill et ses deux compagnons avaient éteint leurs pipes. Ils se levèrent pour aller se coucher sous la tente.

— Mille tonnerres! Où donc Sable est-il passé? dit Bud, étonné de ne pas y trouver le noir. Il y a au moins une heure qu'il est absent!

— Peut-être se cache-t-il dans la tente, le gros farceur! dit Henrico en riant.

Mais ce n'était pas dans la tente que Sable était caché.

Où pouvait-il être? Lui était-il arrivé quelque accident?

Le chef des éclaireurs alluma une lanterne et chercha ses traces sur le sol autour du campement. Sa piste fut bientôt relevée, et les trois compagnons se hâtèrent de la suivre.

Soudain, Buffalo Bill s'arrêta, et, portant la main sur son oreille, il écouta.

— C'est surprenant, dit-il en hochant la tête; on dirait que quelqu'un chante à plein gosier.

— C'est peut-être Sable, qui veut se faire entendre de nous, fit Henrico.

— Mais pourquoi chante-t-il ? demanda Bud en riant.

Les trois compagnons avancèrent encore, et ils distinguèrent nettement la voix de Sable, qui, sur le ton le plus aigu, affirmait à sa « Maggie » qu'elle était « sa douce amie ».

Bientôt après, ils arrivèrent au bord de la crevasse.

— Holà ! Sable, cria Buffalo Bill, pour qui faites-vous donc ce concert ?

— Oh ! Massa Buffalo Bill ! fit le nègre, toujours chantant.

Et, sur l'air joyeux de « Home, Sweet Home », il expliqua aux trois compagnons ce qui lui était arrivé et pourquoi il ne pouvait pas cesser une minute de chanter.

Le grand éclaireur et ses jeunes amis ne pouvaient pas s'empêcher de rire.

Cela ne les empêcha pas, d'ailleurs, d'avoir pitié du bon nègre, à demi-mort de terreur, et, au moyen d'un lasso, ils le tirèrent de sa prison.

On tua l'ourson, qui fournit l'élément principal du déjeuner du lendemain, et à la chair duquel Sable, sans rancune, déclara trouver un parfum de miel.

Quand ils eurent traversé le Rio-Grande et atteint San-Fernando-de-Rosas, ils subirent la monotonie d'un long voyage à travers les pampas.

Le soir du quatrième jour, ils aperçurent les lumières de Monterey, où ils résolurent de passer la nuit.

Dans la « posada », ou auberge, qui leur donna l'hospitalité, l'uniforme grotesque de Sable excita la plus grande curiosité.

Imperturbable, le nègre répondait avec le plus grand sérieux aux saluts respectueux que lui adressaient les Peons qui se trouvaient dans la salle où ils entraient.

Après un sommeil réparateur, la petite troupe reprit sa marche et atteignit enfin San-Luis-de-Potosi deux jours plus tard.

Henrico Poisal parvint sans difficulté à entrer en possession de son héritage, et ils songèrent aussitôt au retour.

Sans autre aventure, la petite expédition rejoignit la frontière des Etats-Unis, où les jeunes gens prirent congé avec effusion de leur ami et protecteur.

Buffalo Bill regagna le fort, tandis que Bud et Henrico Poisal se dirigeaient vers San-Antonio pour y retrouver leur père.

Un an après ces événements, Buffalo Bill prit un autre congé pour aller faire une visite au colonel Poisal dans l'élégante demeure que celui-ci s'était fait bâtir dans l'Est.

Cette fois encore, Buffalo Bill était amené par une circonstance particulière ; mais il ne s'agissait pas de choses aussi tragiques que celles qui l'avaient conduit autrefois à El Monte.

L'éclaireur venait assister au mariage du capitaine Plummer et de Marie Poisal, la fille adoptive du major Brasher.

Les deux fils du colonel, Bud et Henrico Poisal ont abandonné leur ancienne vie d'aventures, et ils passent leur existence avec leur père, ayant toujours le nègre Sable pour serviteur et heureux d'être réunis dans la tranquillité et la tendresse familiale, après tant d'années de séparation et d'épreuves.

— FIN. —



Le prochain fascicule (No. 67) contiendra :

Le Hussard masqué.

TALISMAN de CHANCE
BIJOU MYSTÉRIEUX

Renforçant, par sa radio-activité
cérébro-électrique, le dynamisme humain.
Mémoire acrobatique; Centre attractif; Puissance magnétique

**TOUT SORTIENT PAR
L'INFINIMENT PERSONNEL** **FORTUNE, SANTÉ, BONHEUR**

Toute personne soucieuse de son avenir doit posséder la bagne mystérieuse et scientifique "TOUTE PUISSANCE" dernière création des études scientifiques et hypnotiques, donnant mathématiquement le POUVOIR PERSONNEL qui fait RÉUSSIR en TOUT.

Succès certain, surprenant, mais naturel.

Mesdames, tous vos désirs seront réalisés et vos rêves réalisés;
Messieurs, tous vos projets, toutes vos ambitions rétrosont au delà de vos espérances.

GRATIS petit livre de base indiquant la façon d'acquiescer la Subtilité Puissance; à la demande au
Professeur D'ARIANYS,
villa des Violettes, près TOULOUSE (H.-G.).

Moyen bien simple de conserver SES CHEVEUX

De toutes les maladies qui assiègent notre pauvre humanité, il en est qui pour n'être pas dangereuses, n'en sont pas moins pleines de craintes, d'ennuis et d'anxiété. Nous voulons parler des affections du cuir cheveu.

Pour les combattre, nombreux ont été les moyens préconisés jusqu'à ce jour, nombreux, hélas! les déceptions. De l'hygiène! encore de l'hygiène! toujours de l'hygiène!

Tenir la tête propre. Pas de lotions irritantes. Frictions une ou deux fois par semaine avec la **Pommade Philocomme veloutée** que son inventeur, M. Grandclément, ph^{icien} à Orgelet (Jura), expédie contre 2 fr. mandat ou 2 fr. 10 timbres. 2 fr. 50 pour l'Etranger.

France, 42 fr. les 7 Pots. — étranger, 45 fr. les 7 Pots

Grâce à ce précieux stéarolé qui s'exhale en un parfum doux, agréable et discret: plus de chute de cheveux, plus de décoloration, plus de pellicules, plus de croûtes, plus d'herpes tonsurant, horrible pelade! plus de démangeaisons, en un mot, plus de maladies du cuir cheveu réputées incurables. À la première friction, la chute des cheveux s'arrête, et la repousse devient extraordinairement abondante.

De nombreux confrères la conseillent aujourd'hui, et les lettres de félicitations qui pleuvent au laboratoire de M. Grandclément, d'Orgelet, ne se comptent plus que par milliers.

Ab uno disce omnes:

« Monsieur Grandclément,

« De toutes les préparations préconisées jusqu'à ce jour contre la chute des cheveux: ou les affections du cuir cheveu et que j'ai fait à tour concilées à ma clientèle, aucune ne m'a donné des résultats aussi prompts et aussi durables que la **Pommade Philocomme** de Grandclément Or, malgré mon scepticisme professionnel à l'égard de ces sortes de spécialités, je n'hésite pas à m'incliner devant les faits et à conseiller aux personnes intéressées d'en faire l'essai, comme je l'ai fait moi-même. P. L. BARNAT.

« De la Faculté de Paris, médecin de la Société des Sauveteurs de France, médaille de bronze 1889, 18, rue Truffaut.

La thérapeutique vient de s'enrichir d'une découverte importante; à nous praticiens de la propager dans le public.

P. E. DU VERMOREL.

OISEAUX attirés et pris VIVANTS à la main.

CHASSE facile, Captivité. NOTICE écrite 1 fr. 50. (Timbre-mandat) — **LOCCA** Oiseleur, 13, Boul. Rochechouart. PARIS

RIRE à amuser, amuser la société, demander le Catalogue, Farces, Attrapes, Chansons, Physique, Magie, Magièmes, Mysticisme, etc. Env. à **BAUDOT, 8, Rue des Carmes, Paris.** CARTES POSTALES. Gros, détail.

Buvez sans danger la Coupe enchantée de la Vie. mystérieuse et scientifique. Carte gratuite sur demande. Maison **LEQUEUR** 17, rue Laferrière, Paris.

Grâce à la 5^{me} de la Gaîté Française 105, rue du Parad. St-Denis, Paris. L'an 1898 sera pour tous de Plaisir, de Joie, de Bonheur, de Fou Rire. Envoyez votre adresse et 0.50 vous recevrez de suite l'**ALBUM ILLUSTRÉ** de 1908. 10 pages avec 150 gravures colorées. Farces, Physique, Magie, Sorcellerie, Chansons, Monologues, Pièces à Succès, Cartes illustrées, Produits Beauté, d'Hygiène, inventions nouv. **LIBRAIRIE SPECIALE** et 4 Primes Extraordinaires.

La Meilleure **CHUTE DES CHEVEUX** Pellicules, Démangeaisons et t^{me} affect. du cuir cheveu, c'est sans contredit la **POMMADE PHILOCOMME VELOUTÉE**, que son Invent. E. GRANDCLEMENT, ph^{icien} à Orgelet (Jura) enverra franco à nos lect^{eurs} 2 fr. m^{ax} ou 2 fr. 10 timbr. D^{épôt} dans toutes Pharmacies.

Etranger, franco, contre 2 fr. 50.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORT. appris SEUL en 4 mois, beaucoup mieux qu'av. prof. Nouv. Méthode parlante-progressive, pratique, facile, infailible, donne la vraie prononciation, exerce du pays même, le PUA AGENT. Preuve-essai, 4 langues, env. 90 c. (hors France, 1.50). mandat ou timbre-poste français à Maître Populaire, 43-P, Rue Montholon, Paris.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans NICK CARTER de toujours mentionner cette Publication.

UN MONSIEUR offre gratuitement

de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement, ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même, après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Écrire par lettre ou carte postale à **M. VINCENT**, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

NOUVEAUTÉ ORIGINALE. Pour 4 fr. je donne 3 poupées, la maman haut, réelle 70c. les filles 26 c. Valdu. 8, faub. Montmartre. Paris.

Nous prions nos Lecteurs qui passeront des ordres aux Maisons ayant des annonces dans **BUFFALO BILL**, de toujours mentionner cette Publication

AVIS AUX LECTEURS

Suivant de nombreux désirs, nous avons exécuté pour

Buffalo Bill

Deux Magnifiques Couvertures

servant à relier, l'une les 25 premières livraisons, et la deuxième les livraisons de 26 à 50.

On peut se les procurer en bleu pâle ou en brun, au prix de **1 fr. 25** l'une.

S'adresser au Fournisseur du présent Fascicule ou à la

Maison A. EICHLER

41, Rue Dauphine. — Paris, 6^e

QU'EST-CE QUE Le Capitaine Morgan ? il a vécu, il fut et il est resté Le plus fameux Pirate de tous les Temps SOUS LE PAVILLON NOIR

Aventures de Morgan le Pirate

paraît tous les samedis au prix de 0 fr. 15. Chaque livraison contient un récit complet. Pour avoir les numéros parus, on voudra bien s'adresser au **Fournisseur** de cette livraison ou à la **Maison A. Eichler, 41, rue Dauphine, Paris.**

Nick Carter

— Le plus grand Détective d'Amérique —

Les meilleures et les plus captivantes histoires de détective qui existent, et telles qu'aucun lecteur français ne voudra laisser passer l'occasion de les connaître.



Les fascicules déjà parus contiennent les récits suivants:

- № 1. Un Maître du Crime.
- „ 2. L'Affaire Carruthers.
- „ 3. Inez Navarro.
- „ 4. Le Serment fatal.
- „ 5. La Pointe du Poignard.
- „ 6. Dans le Brouillard.
- „ 7. Un Voisin mystérieux.
- „ 8. La Victime d'un Empoisonneur.
- „ 9. Un Malade dangereux.
- „ 10. Les Pires Voleurs de New York.
- „ 11. Le Prince des Bandits du Grand Monde.
- „ 12. La Pension meublée de Madame Durk.
- „ 13. Le Mystère du Téléphone de l'Hudson.
- „ 14. Un Meurtre sur le Grand Chemin.
- „ 15. Un Colis macabre.
- „ 16. Un périlleux Voyage.
- „ 17. La Piste sous les Eaux.
- „ 18. Le Banc des Témoins.
- „ 19. Une Nuit dehors.
- „ 20. La Chasse aux Documents.

- „ 21. Une Effraction bien faite.
- „ 22. Le Docteur Quartz.
- „ 23. L'Homme aux Nerfs d'acier.
- „ 24. Les Assassins du Grand Hôtel.
- „ 25. Les Aventures d'un Pendu.
- „ 26. La Haine d'une Sorcière.
- „ 27. Le Diable dans une Maison de Pons.
- „ 28. Un singulier Nœud coulant.
- „ 29. La dernière Partie du Docteur Quartz.
- „ 30. Un Compagnon suspect.
- „ 31. La Cité du Lac Michigan.
- „ 32. Les Voleurs de Cadavres.
- „ 33. Sur le Chemin des Coyotes.
- „ 34. Un Maître-Chanteur femelle.
- „ 35. Dans l'Hypnose.
- „ 36. Un Complot anarchique.
- „ 37. Les Initiales mystérieuses.
- „ 38. Un lugubre Problème.
- „ 39. Un Enlèvement énigmatique.
- „ 40. Les Compagnons du Crime.
- „ 41. César, le Chien Détective.
- „ 42. La Locomotive No. 13.
- „ 43. Les Empoisonnements de l'Alameda.
- „ 44. Le Bouge de Mammy Tooter.

Dans le cas où l'on ne trouverait pas dans sa localité les fascicules déjà parus, s'adresser directement, en joignant 0,25 par fascicule, à la Maison

A. Eichler, imprimeur-éditeur. Paris, 41, Rue Dauphine.

New York, 33 First Street. Londres E. C., 290 Old Street. Dresde-A., Rosenstr. 107.